LE · BON · TEM

~~V. 18.~~

8052 a 29

Courtils

HISTOIRE

DES

PROMESSES ILLUSOIRES

Depuis

La PAIX des PIRENEES.

A COLOGNE,
Chez LOUIS CLOU-NEUF.
1684.

AU LECTEUR.

J'ay deux choſes a te dire, Ami Lecteur, *l'une que ce Livre a eſté fait par un veritable François, & qu'ainſi l'on auroit tort de l'attribuer à quelque Etranger mal intentionné pour la France ; c'eſt de quoy je t'avertis, pour t'empecher de croire que la paſſion ait guidé la plume de l'Autheur. C'eſt plûtôt*

tôt, à ce qu'il m'a proteſté luy meſme, dans la veüe de ſe rendre ſçavant dans l'Hiſtoire du temps, qu'il s'eſt donné la peine de tracer ces Relations que je donne au Public. L'autre choſe que j'ay à te dire, & que je te prie de trouver bonne, eſt que je me ſens indiſpenſablement obligé de declarer à ma Patrie ce que l'on fait chez ſes Voiſins pour la faire changer de Maître, ou du moins pour luy donner un autre face, en luy faiſant perdre ſa liberté. Cecy paroiſt ſi naturel que je ne penſe pas, qu'on doive trouver eſtrange

mon

mon entrepriſe. Je te diray encore, quoy qu'il ne t'importe pas beaucoup, que j'ay reçeu ce que je te donne icy, de la propre main de l'Autheur, qui a fait quelque ſejour en cette Ville, dans l'eſperance de ſe voir avancé dans les Troupes que S. A. Electorale veut mettre ſur pié pour la deffenſe de l'Empire; mais voyant que l'on luy forme de grandes difficultez auſſi bien qu'ailleurs à d'autres qui voudroient ſe mettre à couvert de l'orage, il s'eſt laſſé d'attendre & me diſant adieu, il m'a baillé ſon manuſcrit en

echange de quelques livres. Je le donne comme je l'ay receu, ſans y ajouter ni diminuer. Ceux qui prendront la peine de le lire verront comme les François ne negligent rien pour ſe mettre en credit dans toutes les Cours de l'Europe, & que ce n'eſt pas la Hollande ſeule qu'ils taſchent d'amuſer par des Promeſſes Illuſoires, *pour emporter ſans que perſonne bouge ce qui leur reſte a prendre dans le Païs-Bas, & peut eſtre, paſſer outre s'ils ne trouvent point d'obſtacle.*

HI-

HISTOIRE DES PROMESSES ILLUSOIRES

Depuis la Paix des Pirenées.

IL n'y a perſonne qui ne ſache auſſi bien que moy qu'il y a eu depuis long-temps deux puiſſances dans l'Europe, à l'abry deſquelles les autres Etats vivoient en repos, & aſſurance. On ſait auſſi que ces deux puiſſances ſont la France, & l'Eſpagne, qui recevoient pareillement du ſecours des autres Etats, afin que ſes deux Couronnes demeuraſſent comme dans un équi-

cher ſon priſonnier, qui avoit eſté conduit de piſqueton à Madrid à des conditions beaucoup moins avantageuſes, que celles qu'il s'étoit promiſes apres ſa victoire.

Ce fut auſſi par une Politique ſi ſage, que les Princes d'Allemagne ſouffrirent ſans s'y oppoſer, que les François qui s'eſtoient emparez par ſurpriſe de Mets, Thoul, & Verdun, les gardaſſent. Car quoy qu'ils euſſent ſujet de tout apprehender de cette nation, qui n'eſt que trop entreprenante ſur ſes voiſins, comme elle eſtoit néanmoins aſſez embarraſſée alors à ſe deffendre contre la maiſon d'Auſtriche, ils ſongeoient plûtôt à s'en faire un appuy contre cette meſme maiſon, qui aſpiroit depuis longtemps à la Monarchie univerſelle, qu'à craindre qu'elle devint un jour ſi puiſſante, qu'elle eut deſſein elle meſme de les opprimer.

Cette conduite dura tant que

l'on vit les Eſpagnols dans un eſtat floriſſant. C'eſt pourquoy ces meſmes Princes, au moins une grande partie, virent encore avec plaiſir, que la France eut beaucoup augmenté ſes forces par la priſe de la Rochelle, qui ſervoit le plus ſouvent d'azile aux mécontens, auſſi bien que de rempart aux gens de la religion reformée. Mais comme les gens de la religion en abuſoient, s'il faut ainſi dire, en y donnant retraite aux factieux, Dieu les voulut punir, pour leur apprendre une autrefois, qu'il ne faut point méler les choſes divines aux prophanes. Cependant le Maréchal de Baſſompiere qui voyoit plus loin que beaucoup d'autres, dit une aſſés bonne rencontre la deſſus. Car eſtant un jour en debauche avec qu'elques uns de ſes amis, temps auquel on decouvre ordinairement ce qu'on a de plus ſecret ſur le cœur, il leur dit fort ſerieuſement qu'il

croyoit

croyoit qu'ils ſeroient aſſés fous de prendre la Rochelle ; ce que j'impute non pas au deſſein qu'il eut de remuer, mais à la prévoyance qu'il avoit, que cette priſe ſeroit auſſi funeſte aux voiſins de la France, qu'elle eſtoit fatale à ceux de la religion reformée. En effet on peut dire que c'eſt là le premier pas, par où les Rois de France ont monté à cette ſupreme grandeur, qui les fait redouter aujourdhuy de toute l'Europe. On peut dire auſſi que la plus grande faute que les Holandois ayant jamais faite dans la Politique, c'eſt de n'avoir pas en ce temps là aſſiſté ceux de leur communion, qui leur pourroient rendre la pareille aujourdhuy. Mais c'eſt aſſurement qu'ils conſideroient cette ville, comme une ville rebelle, & qu'ils ne croyoient pas qu'il fut permis, comme il eſt aujourdhuy, où du moins comme

il ſe pratique, de preferer ſes interêts à tout ce qu'il y a de plus ſacré.

Quoy qu'il en ſoit, comme on eſtoit bien éloigné de croire que la France dut eſtre jamais s'y puiſſante, qu'elle ſongeat un jour à entreprendre ſur la liberté de ſes voiſins, on vit encore avec plaiſir, le ſoin que prenoit le Cardinal de Richelieu, de rabbaiſſer la couronne d'Eſpagne. Et on eſtoit meſme faſché que les conſpirations qui ſe faiſoient à tous momens contre luy, & qui renaiſſoient comme la teſte de l'Ydre, l'empechaſſent ſouvent de réuſſir dans ſes deſſeins.

Ce fut encore par ces meſmes raiſons, que tous les Princes bien loin de s'oppoſer aux intrigues ſecretes, que ce miniſtre faiſoit pour oſter la couronne de Portugal au Roy d'Eſpagne, qui l'avoit envahie ſur la maiſon de Bragance, eſtoient bien aiſes au contraire que cette affaire s'acheminat heureuſement.

ment. J'ay lû dans un manuſcrit fort curieux, que tous les Princes d'Italie luy fournirent de l'argent pour cela, & que la choſe s'eſtant terminée comme ils le deſiroient, ils ne purent s'empecher d'en témoigner leur joye publiquement; tellement que le Roy d'Eſpagne l'ayant ſeu, il ne manqua pas de leur en faire faire des reproches. Cependant le ſuccés fit voir, que ſi cela avoit afoibli en quelque façon les forces de cette Couronne, cela ne les avoit pas toutesfois ſi fort abbattues, qu'elle ne fut encore capable de tenir la balance qu'on demandoit dans l'Europe.

On ſe confirma encore dans cette opinion longtemps aprés que le Roy d'Eſpagne eut perdu le Portugal. Car ſans parler de la guerre de Flandres, qu'il ſoutint ſi longtemps contre les Hollandois, en quoy il faut tomber d'accord neanmoins qu'il ne remportat pas un

grand avantage, il eſt conſtant, que quoy qu'il eut affaire tout en un temps méme aux François, & aux Portugais, il ſe deffendit ſi bien contre les uns, & fit de ſi grandes conqueſtes contre les autres, que ſi les Anglois ne s'en fuſſent mélés, il auroit remis ceux cy facilement ſoubs le joug.

Cette égalité entre la France, & l'Eſpagne, dura juſques en l'année 1656. Si ce n'eſt qu'on veüille dire que la France eſtoit bien plus bas, que l'Eſpagne, aux années 1648, 1649, juſques en l'année 1652,53 pendant leſquelles elle fut à deux doigts de ſa perte. Car ce fut pendant l'eſpace de ces quatre années, qu'on vit arriver tant de choſes extraordinaires, & que la poſterité aura peine à croire, principalement quand on comparera le commencement du regne de Louis XIV. qui a eſté rempli de ſi grandes déſolations, avec les ſuites de ce meſme

meſme regne, qui ont eſté accompagnées d'un ſi grand bonheur, & d'une ſi grande puiſſance. Car pour faire comprendre tout cela en deux mots, il me ſuffira de dire que le Roy fut reduit une fois dans les commencemens de ſon regne, à n'avoir que deux poulets à ſon diſner, & qu'audjourdhuy, ſans parler de ſa Table, qui eſt ſervie comme doit eſtre ſervie la Table d'un grand Roy, tout le reſte y eſt dans une magnificence & dans une profuſion ſi extraordinaire, que chacun eſt obligé d'avoüer qu'il n'y a que le Roy de France, qui puiſſe faire tout ce qu'il fait aujourdhuy.

Mais ſans m'éloigner d'avantage de mon ſujet, je dis donc que l'égalité entre les deux Couronnes ſubſiſta juſques en l'année 1656, auquel temps les François commencerent à ſe rendre ſi redoutables en Flandres, que les autres puiſſances appre-

appréhenderent que l'Eſpagne ne ſuccombaſt à la fin ſi la Guerre duroit encore ſeulement cinq où ſix ans.

Les années 1657, & 1658, furent encore plus mal heureuſes aux Eſpagnols, qui ſe virent dépoüiller pendant ce tems là de leurs meilleures Places, ſi bien qu'on commença à reconnoiſtre, que s'ils avoient encore quelque choſe en Flandres, ils en avoyent toute l'obligation aux guerres civiles de France, qui luy avoit fait tourner ſes armes contre elle méme, au lieu de les tourner contre ſes ennemis. Car enfin en ce temps là, il luy eut eſté plus facile qu'au jourdhuy, de faire des entrepriſes, parce que perſonne n'eſtant encore perſuadé de ſa puiſſance, la regardoit faire ſans s'en allarmer. On croyoit méme qu'elle avoit obligation de la plus grande partie de ſes heureux ſuccés, à l'Alliance qu'elle

qu'elle avoit avec l'Angleterre, qui l'aſſiſtoit de grandes forces, & par mer & par terre, ainſi loin qu'on en prit de l'ombrage, on eſtoit bien aiſe quelque fois de luy voir humilier une nation, qui s'eſtoit renduë odieuſe à toutes les autres par ſa vanité. Car l'on voit méme, aujourdhuy, quoy que l'Eſpagne ſoit reduité àune ſi grãde neceſſité, qu'elle eſt la fable de toute l'Europe, que elle ne laiſſe pas de conſerver toûjours le méme eſprit, juſques là que le Secretaire de Mr. de Fuen Major diſoit publiquement à la Haye, il n'y a pas bien long temps que les François ſongeroient à deux fois, devant que d'entrer en Flandres, parce qu'ils ſavoient que leurs Places eſtoient mieux munies qu'elles n'avoient jamais eſté. Adjoutant mille autres fanfaronnades, que je ne diray point, parce que ces ſortes de choſes ſont ſi fades d'elles meſmes, qu'elles ennuient pluſtoſt le

Lecteur

Lecteur, qu'elle ne les divertiſſent. Cependant je diray icy en paſſant que quand les François ſont veritablement entrés en Flandres & qu'on a commencé à vouloir faire ſupputation des forces que les Eſpagnols avoient pour garnir leurs Places, & pour mettre en campagne contr'eux, il s'eſt trouvé qu'ils ont environ ſeize mille hommes diſtribués en pluſieurs régimens, dont il y en a une grande partie qu'on prẽdroit plûtôt pour des pauvres, que pour des Soldats. On peut juger apres cela ſi leurs fanfaronnades ſont bien fondées, & ſi un ſi petit nombre de troupes ſuffit pour garder plus de trente Places qui leur reſtent encore dans les paisbas, & pour oppoſer aux François, qui ſont déja pres de quarante mille hommes, & qui groſſiront leur armée tant que bon leur ſemblera.

Mais laiſſant à part toutes ces choſes pour continuer celles que j'ay

j'ay déja commencées, je diray que dans le temps que la France pouvoit ſe promettre la conqueſte de toute la Flandre, comme j'ay remarqué cy devant, elle ſe porta à faire la paix, ce que j'attribueray a pluſieurs choſes, en premier lieu, à la jalouſie qu'elle commençoit à concevoir des anglois, avec qui il falloit partager ſes conqueſtes.

Car il luy auroit fallu donner Donquerque, qui eſt comme une clef de la France, & il n'eſtoit pas de ſon interêt de deſirer à ſon voiſinage, une puiſſance qui luy avoit été ſi funeſte; en ſecond lieu, à l'envie qu'avoit le Card: Mazarin, premier miniſtre de cette Couronne, de paſſer le reſte de ſes jours en repos, & de donner quelque relache à la France, qui en avoit bon beſoin, aprés avoir eſté tourmentée non ſeulement par une guerre ſi longue, mais encore par quantité d'Edits de l'invention de ce méme,

Car-

Cardinal, qui ne s'eſtoit pas ſoucié de ruiner les peuples, pour veû qu'il put avoir de quoy marier ſes Niéces avantageuſement. En troiſieſme lieu, pour retirer le Roy d'un amour qu'il avoit pour une de ſes Niépces, qui eſt aujourdhuy Madame la Conneſtable de Colomne. Car quoy que ce Cardinal eut volontiers donné toutes choſes, pour que le Roy l'euſt épouſé il n'oſoit pas l'entreprendre neanmoins, veû principalement que la Reyne Mere s'y oppoſoit, & que toute la France d'aillieurs ſe fut ſoulevée contre une Alliance ſi indigne, & ſi honteuſe. Cependant comme la paix ne pouvoit pas eſtre faite ſi toſt, ny par conſequent le mariage du Roy, qui devoit eſtre l'ouvrage de la paix, le Cardinal Maria ſa Niece en Italie, & elle dit au Roy qui pleuroit, lors qu'elle eſtoit ſur le point de ſon depart, vous dites que vous m'aymés, je vous vois pleurer,

rer, vous eſtes Roy, & cependant vous me laiſſez partir. Voulant dire par là, que s'il l'eut bien aymée, il ne tenoit qu'à luy de rompre ſon voyage.

Le Roy fut chagrin quelque temps de la perte qu'il avoit faite de Madame de Colomne, & pour luy oſter cet amour de la fantaiſie, le Cardinal le mena à Lion où Madame Royalle, qui eſtoit Tante du Roy, ſe rendit avec ſa fille, qu'on parloit de marier avec ſa Majeſté. Quand Madame Royalle eut ſalüé le Roy, le Roy luy rendit ſa viſite, & fut voir Mademoiſelle de Savoye, qui eſtoit devant ſon miroir, qui ſe coëffoit elle avoit les cheveux fort beaux, & parut fort belle au Roy en cette poſture, tellement que le Roy l'ayant reveüe depuis, comme il eſtoit aſſez ſuſceptible pour les belles perſonnes, il oublia inſenſiblement Madame de Colomne, & commença d'aymer Mademoiſelle de Savoye. Ce-

Cependant les Eſpagnols ſachant que l'Alliance de Savoye pourroit bien ſe faire, s'ils n'y donnoient ordre, promptement, & que ce ſeroit peuteſtre un obſtacle à la paix, qu'ils deſiroient tout au moins autant que pouvoit faire le Cardinal Mazarin, ils dépecherent Pimentel à Lion, qui y ariva incognito, & qui y fut méme longtemps ſans que perſonne le ſeut, excepté le Cardinal, à qui il fit dire, qu'il eſtoit venu pour remettre ſur le tapis le Mariage de l'Infante d'Eſpagne, qui avoit eſté propoſé, il y avoit déja longtemps de la part de la France mais à quoy l'Eſpagne n'avoit pas voulu entendre en ce temps la, prevoyant bien, comme il eſt arivé depuis, qu'au lieu de conclurre par là une paix ſeure, & durable, ce ſeroit un jour un ſujet de nouvelle broüillerie entre les deux Couronnes. Le Cardinal ſachant ſon arrivée, luy envoya Mr. de

Lionne,

Lionne, pour conferer avec luy les propoſitions qu'il avoit à faire, & les deux miniſtres ſubalternes ayant ébauché un traitté, le Roy eut l'honeſteté d'advertir Mademoiſelle de Savoye de ce qui ſe paſſoit, luy avoüant de bonne foy, qu'il ſeroit obligé pour le bien de la paix de renoncer à l'Eſperance dont il s'eſtoit flatté de la poſſeder, cependant qu'il luy donnoit ſa parolle, qu'en cas que le traitté ne s'achevat pas, il n'en épouzeroit jamais d'autre.

Cette promeſſe conſola en quelque façon Mademoiſelle de Savoye, qui eſtoit affligée au dernier point de la venüe de Pimentel. Mais tandis qu'elle faiſoit peut eſtre des veux, pour que le traitté put échoüer, le Ciel en diſpoſa autrement. Car le Cardinal Mazarin, & Dom Louis de Haro, s'étant rendus dans l'iſle de Bidaſſoa, autrement l'Iſle des Faiſans, convinrent en-

entr'eux des choſes dont de Lionne & Pimentel, n'avoyent pu tomber d'accord, aprés quoy Mr. le Maréchal de Grammont fut envoyé en Eſpagne, en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire, pour épouzer l'Infante par procuration.

Cette Ambaſſade fut fort ſuperbe. Mais elle eut cela de particulier, que le Marechal de Grammont, qui eſtoit un homme d'eſprit, s'aviſa d'aller en poſte en Eſpagne, avec un nombre de grands Seigneurs, s'imaginant que cela conviendroit bien à l'Ambaſſadeur d'un jeune Prince amoureux. Le Roy d'Eſpagne ſachant qu'il avoit pris la réſolution d'ariver en cet épuipage, envoya le Comte de Taxis grand Maiſtre des poſtes du Royaume au devant de luy, qui luy fournit des chevaux de poſte pour luy, & toute ſa ſuite, qui eſtoit compoſée de cinquante Gentilshommes de marque, & de quelques autres

per-

perſonnes de moindre conſideration. Le Roy d'Eſpagne le fit deffrayer ſur toute ſa route, où on luy fit autant d'honneur, que ſi c'eut eſté le Roy de France luy meſme. Et aprés qu'on luy eut donné en paſſant à Burgos, le plaiſir du combat des taureaux, il arriva à Madrid ſur le ſoir, & on fut obligé d'Allumer des Flambeaux pour le voir paſſer, ce qui faiſoit que ſa ſuite, qui eſtoit magnifique, en brilloit encore davantage.

Le Roy d'Eſpagne l'envoya recevoir à l'entrée du palais par une perſonne des plus qualifiées de ſa cour. Un autre vint au devant de luy au bas de l'eſcalier, & un autre à l'entrée de la table des Gardes. Et ils eſtoient tous accompagnez des plus grands Seigneurs d'Eſpagne, qui s'eſtant tous raſſemblés dans la ſalle des Gardes, le conduiſirent au milieu d'eux, à laudiance du Roy, qui l'attendoit ſous un daix en bro-

d'or, ayant autour de luy, tous les grands d'Eſpagne, qui n'avoyent rien épargné pour paroiſtre dans toute leur magnificence aux yeux des François.

d'Abord que le Roy vit entrer le maréchal de grammont, il s'avança trois pas au devant de luy, luy temoignant la joye qu'il avoit de ſon voyage, & luy demanda des nouvelles du Roy & de la Reine Mere, qui eſtoit ſa ſœur. Le Marechal de Grammont, aprés avoir remercié le Roy de ſa civilité, luy expoſa pourquoy le Roy ſon Maiſtre l'avoit depéché vers luy, enſuitte dequoy il fut chez la Reyne, où aprés luy avoir fait ſon compliment, il rendit à l'infante qui eſtoit à coſté d'elle, ſous le meſme daix, un lettre du Roy de France qu'il luy donna le temps de lire, aprés quoy il l'entretint toûjours découvert, pour luy temoigner qu'il commençoit à parler à ſa Reyne.

Cette

Cette cérémonie achevée, le Roy d'Espagne resolut d'estre luy mesme le conducteur de sa fille. Et aprés qu'il eut assuré le maréchal de Grammont, qu'il se rendroit dans peu sur la frontiere, le Maréchal, prit congé de luy, & vint rendre conte a son Maistre de ce qu'il avoit fait en Espagne, à qu'elques jours de là, le Roy d'Espagne arriva avec l'infante, & les deux Rois s'estant veus, & embrassés, l'infante fut remise entre les mains du Roy de France, qui l'avoit déja épouzée en Espagne par procuration.

Cette Alliance fit jouir toute l'Europe d'une tranquilité profonde pendant six, ou sept ans si l'on en excepte la republique de venise, qui fut en guerre avec le Turc, aussi bien que l'Empereur. Le Roy de France assista l'un, & l'autre, ce qui donna beaucoup de réputation à ses armes. Car les François s'es-

tant trouvés en présence des Turcs, quand ils entreprirent de passer le Raab, les repoussèrent si bien, que quoy qu'ils eussent esté secondés par les imperiaux, ils ne laisserent pas de remporter la Principale Gloire de cette journée.

Il s'éleva encore quelques petits troubles dans la chretienté, comme entre les anglois, & les Provinces Unies, comme aussi entre cette republique, & Bernardgalen Evesque de Munster. Mais la France agit encore en ces deux rencontres là, comme si elle eut esté plus aise d'assoupir tous ces differens, que de les exciter. Car quoy qu'elle eut pris parti dans la Guerre tantost pour les uns, tantost pour les autres, elle s'y comporta neanmoins de maniere, que l'on ne pouvoit dire, que ce qu'elle en faisoit, fut à dessein de proffiter de ces desordres.

Jusques là son ambition n'avoit point

point encore paru, non plus que ſa mauvaiſe foy, ſi ce n'eſt qu'on veüille dire que c'eſtoit en faire paroiſtre aſſés, que d'aſſiſter en ſecret le Portugal, au préjudice de ce qu'elle avoit promis ſi ſolemnellement par le Traitté des Pirenées. Cependant comme il n'eſtoit pas de l'intreſt de toute l'Europe, que les Eſpagnols ſe rendiſſent Maiſtres de ce Royaume là, il ſe trouvoit encore des gens qui excuſoyent ſon procedé ſoit qu'ils cruſſent que cela fut permis ſelon les loix de la Politique, ou que leur propre intereſt le leur fit croire.

La premiere étincelle qui parut de ſon ambition, qui eſt preſte aujourdhuy de conſumer toute l'Europe, fut en l'année mille ſix cents ſoixante ſept, ou ſans ſe ſoucier, ny de la foy des traittés, n'y des obligations du ſang, elle ſongea à depouiller le Roy d'Eſpagne, qui eſtoit encore dans une pleine mino-

rité, de ſes Provinces des pais bas. Neanmoins comme elle n'oſoit entreprendre la Guerre, ſans avoir du moins un pretexte pour l'entreprendre, elle fit courir un manifeſte tant dans le pais bas, que dans les autres Etats voiſins, par lequel on tachoit d'inſinuer, que la Reyne de France qu'on avoit fait renoncer par le Traité des Pirenées, à tout ce qu'elle pouvoit pretendre, tant dans les ſucceſſions écheuës, que dans celles à écheoir, n'y avoit pu renoncer valablement, n'y le Roy pour elle, puiſqu'outre qu'elle eſtoit mineure, ce n'eſtoit que pour complaire au Roy ſon pere, qu'elle l'avoit fait, qui avoit exigé cela de force. A legard du Roy, on ſoutenoit auſſi que quelque renonciation qu'il eut faite, cela ne l'engageoit à rien, parce que par les loix du Royaume, les Roys ne pouvoyent rien faire ſans le conſentement du parlement de Paris, qui avoit refuſé

de

de verifier le Traité des Pirenées, voyant qu'il eſtoit ſi desavantageux à Mr. le Dauphin, qui devoit eſtre un jour heritier de la Reyne ſa mere. On inferoit par toutes ces raiſons, que le Roy eſtoit en droit de porter ſes armes en Flandres, amoins que l'Eſpagne ne luy fit juſtice ſur ſes pretentions, qui s'étendoient ſur tout le Brabant, & ſur les meilleures Places des autres Provinces des pais bas. Et cela fondé, ſur ce qu'il y avoit une ancienne coutume dans les lieux, d'où reſſortiſſoient toutes ces prétentions, par laquelle une fille d'un premier lict, excluoit les enfans d'un ſecond lict méme à l'egard des maſles.

D'abord que ce Manifeſte parut au jour, comme il eſtoit compoſé par un habile Advocat de Paris, il fit qu'elque impreſſion ſur l'Eſprit des peuples, & principalement des Flamans, qui quoy qu'ils n'aimaſſent pas les François, euſſent eſté

plus aiſes de tomber ſous leur domination, que de ſe voir tous les jours expoſés à leurs armes. Mr. le Baron d'Iſola fort affectionné à la maiſon d'Auſtriche, qui l'Employoit en des négociations importantes, mit la main en meſme temps à la plume, pour deſabuſer les peuples; ſachant qu'une plus longue prévention eſtoit capable de produire de méchans effets. Enfin ayant compoſé une petit livre, pour ſervir de réponſe à ce que l'Advocat de Paris avoit avancé, l'intereſt d'Eſpagne y eſtoit ſi bien ſoutenu, que ſi cette Couronne avoit eu des Soldats qui l'euſſent auſſi bien deffendüe qu'avoit fait le Baron d'Iſola, elle ſe ſeroit mocquée de tous ſes ennemis.

Cependant comme ce n'eſtoit pas par là que ſe devoit terminer cette querelle, mais à la pointe de l'épée, le Roy de France entra en Flandres, à la teſte d'une Armée

Floriſ-

Floriſſante, & la Reyne le ſuivit dans ce voyage, parce qu'il croyoit, qu'eſtant du ſang des ſouverains legitimes de ces Provinces, les peuples n'en faiſoient pas paroiſtre tant d'averſion pour les François. Il prit d'Abord Charles Roy, qui ne fit pas grande reſiſtance, la Place n'eſtant encore qu'à Moitié baſtie. Puis eſtant entré dans le cœur du pais, il s'empara de Tournay, Ats, Courtray, Oudenarde, & de quelques autres Places de moindre importance. Le maréchal d'aumont qui commandoit un camp volant du coſté des villes Maritimes de Flandres, ſe ſaiſit auſſi de quelques Places fortes, aprés quoy le Roy mit le Siege devant l'Iſle, qui eſt la Capitale de ſa Flandres Gallicane.

Les l'Eſpagnols eſtoient déja ſi foibles, que leurs Places n'avoyent pas la moitié des Garniſons qu'il leur falloit pour ſe bien deffendre. A legard de l'Iſle, ils l'avoyent un

peu mieux pourveûe & comme ſa conſervation leur eſtoit d'une grande conſéquence, ils retirerent quelques Garniſons des Places les plus éloignées, & qu'ils croyoient en ſeureté, dont ils formerent un petit corps d'armée avec quoy ils ſe reſolurent de ſecourir cette ville, le Roy Sachant qu'ils eſtoient en campagne, Manda au Marquis de Crequi qui commandoit quatre ou cinq mille chevaux du coſté des ardennes, de ſe rendre inceſſament auprés de luy. Le Marquis de Crequi ayant receu des ordres ſi preſſans Marcha jour & nuit pour y obier, & n'ayant qu'un petit corps & encore tout de Cavalerie ce qui n'eſt pas ſi embarraſſant qu'une grande armée qui traiſne aprés ſoy beaucoup d'Equipage, il fit tant de diligence qu'il ariva à l'Armée du Roy trois jours aprés avoir receu ſes ordres.

Le Roy qui n'epargnoit rien en

espions ayant su que le Comte de Marsin à la teste des troupes d'Espagne s'avançoit aussi de son costé, détacha le Marquis de Créqui avec un corps de Cavalerie & d'Infanterie, pour aller occuper un passage; les plus braves de la Cour demandoient à estre de ce détachement, croyant bien qu'on y joüeroit des couteaux, mais le Roy retint leur ardeur & les obligea à demeurer au Siege, qu'il poursuivit cependant sans donner aucun relasche à l'ennemi. Marsin qui avoit marché d'abord à grandes journées, sachant que le Marquis de Créqui, s'estoit emparé d'un passage qui estoit le seul par où il pouvoit secourir l'Isle, sentit rallentir son courage d'autant plus que le poste estoit avantageux à l'ennemi & qu'il ne pouvoit entreprendre de l'y forcer, sans se mettre luy & son Armée en un danger tout évident. Cependant il ne laissa pas de s'avancer, & es-

tant arivé à trois quarts de lieüe du Marquis de Créqui, il planta son camp dans un lieu fort d'assiette, Mais qui ne luy semblant pas encore assés fort il le fortifia par de bons retranchemens mais à peine ses Soldats avoient ils mis la main à l'œuvre, que le Roy qui s'estoit rendu maistre de l'Isle par composition, fit passer des Troupes, au milieu de la Ville, ce qui leur abregeoit bien du chemin, & s'estant mis luy même à leur teste, il prit le Marquis de Créqui en passant & fût attaquer l'ennemi qui se prepara de son costé à le bien recevoir. Marsin qui estoit homme de guerre croiant d'abord qu'il n'avoit a faire qu'aux Troupes du Marquis de Créqui receüt bravement les premieres Troupes qui s'avancerent pour forcer ses retranchemens, mais comme il entendit les Tambours des Mousquetaires dont il savoit la marche, & qu'il vit d'aillieurs la mai-

maison du Roy qui estoit reconnoissable à la dorure qu'elle avoit, ce que n'avoient pas les autres Troupes, il fit sonner la retraitte & tacha qu'elle se fit avec le moins de confusion qu'il seroit possible; mais les François s'élançant dans ses retranchemens d'autant plus facilement qu'il n'y avoit plus personne pour les garder, se jetterent sur son Arrieregarde, où ils mirent un grād desordre. Marsin y accourut en diligence & comme il faisoit également le devoir de capitaine & de Soldat, tantost en donnant ses ordres, tantost en combattant luy mesme lors qu'il se voioit pressé, peu s'en fallut qu'il ne tombat entre les mains de l'ennemi par la faute de son cheval qui s'estant cabré le renversa par terre. Enfin les Espagnols lascherent tout à fait le pied, & il y en eut cinq ou six cents de tués sur la place, deux cents qui moururent de leurs blessures, & trois ou quatre

cents priſonniers on préſenta au au Roy ſix drapeaux & deux étandars qui avoient eſté pris dans le combat & le Roy recompenſa ceux qui les luy preſenterent.

A prés la deffaite de Marſin le Roy marcha contre la Ville d'Aloſt, qui quoy qu'elle ne fuſt pas de grande deffenſe ne laiſſa pas de cauſer de la perte à l'ennemi, en effet les François tout glorieux de la priſe de l'Iſle & du ſuccés du combat qu'ils avoient donne contre les Eſpagnols, ſe preſenterent en plein jour devant la Ville à la portée du Mouſquet, mais devant qu'ils ſe fuſſent mis à couvert on leur tua beaucoup de monde ſans compter les bleſſés qui eſtoient en auſſy grand nombre. La tranchée eſtant ouverte & les Batteries dreſſées qui commencoient à foudroier la ville, elle ſe rendit au Roy qui y laiſſa garniſon, ce qu'il auroit peu faire au commencement de la campagne, ſans

sans qu'il luy en eut couté un seul homme, car il avoit trouvé cette place abandonnée, mais il n'avoit pas crû qu'elle fut de si grande consequence qu'elle estoit, ce qui ne se connoit que trop maintenant, puisque c'est aujourd'huy le sujet de la guerre dont nous sommes menacez; pour ne pas dire le pretexte. Aprés la prise d'Aloſt le Roy se retira à Arras ou la Reyne l'attendoit, & il reprit de là le chemin de S^t. Germain en laye qui estoit le lieu où il faisoit son sejour.

Les heureux succés que le Roy avoit eus pendant la campagne, joint à cela l'Estat pitoiable ou estoient les Espagnols qui ne pouvoyent pas mettre dix mille hommes ensemble, fit penser aux Princes, voisins qu'il estoit de leur intereſt de s'opposer de bonne heure, à ce que la France ne s'aggrandit pas d'avantage, ainsi pouſſez du méme esprit qui leur avoit fait tant de fois pren-

prendre le parti de la France contre les Eſpagnols, ils prirent alors le parti des Eſpagnols contre la France. Le Roy d'Anglettere le Roy de Suede & les Hollandois firent un traitté enſemble qui fut nommé la triple Alliance, par lequel ils s'unirent non pas pour allumer le feu qui n'eſtoit déja que trop ardent, mais pour tacher de l'Eſteinde & en cas que l'un des deux Couronnes s'obſtinat à la Guerre, il eſtoit ſtipulé qu'ils ſe Declareroient contr'elle, clauſe qu'ils avoyent appoſée exprés pour ne pas irriter la France, en temoignant que ce traité n'avoit eſté conclu directement, que pour s'oppoſer à ſon ambition. Mais la France qui ſavoit ce qu'elle en devoit juger en fut ſi outrée, & particulierement contre les Hollandois, qu'elle accuſoit d'avoir fait ſigner ce traitté aux autres, qu'elle réſolut de s'en venger en temps & lieu, Cependant com-

comme elle n'estoit pas assez forte pour résister toute seule a ces trois puissances, elle fut obligée de promettre qu'elle mettroit les armes bas, si l'Espagne vouloit consentir de son costé qu'elle demeurat en possession de ses nouvelles conquestes. A la reserve d'alost qu'elle offroit de rendre. Les Espagnols ne vouloyent point dabord entendre parler de ce traitté, & n'estoient pas résolus de permettre que le droit de bienséance s'établit ainsi à leur préjudice, mais deux choses leur firent changer bientost de résolution, l'une que pendant qu'on samusoit à parler d'Accommodement, la France s'estoit emparée tout d'un coup de la Franche comté, l'autre qu'une des trois puissances commençoit comme on dit à branler dans le manche, ayant esté gaignée par l'argent de France, auquel elle estoit plus sensible qu'à ses veritables interests. Les Ministres

de

de Hollande qui eſtoient emploiez à ce traitté ſavent ſi j'impoſe rien contre la verité, & je ſai que ce furent eux qui commencerent à s'appercevoir les premiers d'un cõmerce ſi honteux. Les Eſpagnols conſentirent donc que le Roy Retint les Places qu'il avoit priſés a la reſerve de la Franche comté, & de la comté d'Aloſt qu'il avoit déja promis de leur reſtituer.

Aureſte il faut ſavoir que la Franche comté avoit eſté conquiſe en huit jours, mais ce qui avoit rendu cette conqueſte ſi facile c'eſt que la France avoit Gaigné le Gouverneur qui ſe Retira à Paris aprés avoir fait ce beau marché avec elle, mais comme on ayme beaucoup mieux la trahiſon que les Traiſtres, je crois qu'on ne luy tint qu'une partie de ce qu'on luy avoit promis, du moins me le ſuis je laiſſé dire par quelqu'un qui croyoit le bien ſavoir. Cependant ceux qui s'emplo-

ployoiēt pour la faire, firēt resoudre les Espagnols à consentir au traitté, de la maniere qu'il avoit esté proposé devant la prise de la comté, ils firent savoir à la France qu'il ne Tiendroit plus qu'à elle qu'on ne conclut la paix. La France hesitoit de rendre une si belle Province, mais estant nécessaire ou de se resoudre à la Guerre ou d'en passer par là, elle choisit le parti qui luy semsbloit le plus Avantageux pour elle, qui fut de rendre cette nouvelle conqueste avec la comté d'Aloſt, selon qu'elle en estoit convenue. Ainsi la paix fut rendue à l'Europe par l'Entremise des Hollandois Particulierement, qui firent voir en cette rencontre, comme ils font voir encore aujourdhuy, une Fermeté digne de leur grand courage.

Mais avant que je passe plus avant, il faut que je die icy une villenie que fit alors la France que la Pos-

Poſteriré aura peine à croire, & que je ne croyros pas auſſi moy méme, ſi je ne l'avois veûe de mes yeux. Il eſtoit porté par un Article du traitté que tout ce qui ſe trouveroit ſur les terres de France au jour de la Ratification de la paix luy appartiendroit, & que ce qui ſe trouveroit Pareillement ſur les terres d'Eſpagne appartiendroit à la Couronne d'Eſgagne, la France voulant donc que cet Article tournat à ſon avantage fit mettre la coignée dans un bois de haute fuſtaïe qui eſtoit ſur les terres d'Eſpagne avant que la Ratiffication fut venue, & le fit tranſporter ſur ſes terres, afin que quand la Ratiffication viendroit, elle put en diſpoſer comme bon luy ſembleroit. J'appelle à temoin Mr. le Duc d'Arſchot ou Mr. le Prince de Chimay pour dire, ſi je dis rien icy contre la verité, car je ſai bien que ce bois appartenoit à l'un ou à l'autre, mais je ne ſaurois

rois maintenant me ressouvenir à qui c'estoit des deux.

La Flandre ne fut pas seulement affligée de la Guerre cette année la, Dieu encore y envoya une Peste si horrible qu'il n'y avoit gueres de maison qui en fut éxempte, cependant Dieu en preserve les François car quoy qu'ils fussent en Garnison dans les villes ou elle faisoit le plus de ravage & sur tout à Oudenarde, il n'y en eut pas un qui en fut attaqué. Il y en a qui attribuent cela à leur temperament qui est bien different de celuy des Flamans pour moy je l'attribue à une permission de Dieu qui sauve les uns quand il luy plaist, de prendre les autres.

La Paix estant faite, comme je viens de dire, chacun jouït en repos du fruit qu'il en devoit esperer. Il ny eut que les Hollandois qui pour avoir travaillé au bien public, se virent en butte à la haine de la France,

ce, qui n'attendoit qu'une occaſion favorable pour faire agir ſon reſſentiment ; l'occaſion ou pour mieux dire le prétexte s'en rencontra bientoſt. Comme on n'imprime rien en France ſans permiſſion, des François meſme qui n'eſtoient peut-eſtre pas trop contens du Gouvernement ou peut-eſtre qui avoient receu quelque mecontentement particulier, firent mettre ſous la preſſe des libelles diffamatoires contre le Roy & ſes Miniſtres, & comme ils paroiſſoient eſtre imprimés à Amſterdam, le Roy en fit grand bruit comme ſi l'on ne mettoit pas au bas d'un livre le nom de tel Imprimeur que l'on vouloit. Il parut encore à quelque temps de la une eſtampe ou le Roy eſtoit tiré ſur un cheval ſans mors & ſans bride avec cette inſcription, il ne ſcait ou il va, comme ſi l'on eut voulu dire par là qu'il ne luy ſervoit plus de rien de faire tant de re-

veues

veues pour surprendre quelqu'un, puis qu'il trouveroit par tout de la resistance.

Mais de tout ce qui parut en ce temps là, car je n'en dis pas icy la centiesme partie, il n'y eut rien de mieux inuenté, ny de plus juste que certaine Medaille où d'un costé Mr. van Beuningue qui avoit eu le le plus de part au traitté dont j'ay parle cy devant de la triple Alliance estoit representé, & de l'autre un Josüé qui arrestoit la course du soleil, avec ces mots Latins, *in conspectu meo stetit sol.* Or il faut savoir que le soleil estoit la devise du Roy de France, & que ceux qui avoient inventé cette Medaille vouloient dire par là que de mesme que Josüé avoit arreté la course du soleil pour la deffaite des Philistins, de mesme Mr. van Beuninge qui s'appelloit Josüé avoit arreté la course du Roy qui estoit sur le point de détruire les Flamans.

Aures-

Aureſte cette Medaille ne parut pas pluſtoſt au jour que la France fit de grandes menaces contre ceux qui l'avoient faite, & comme elle en accuſoit les Hollandois, ils crurent qu'il eſtoit de leur honneteté de faire voir à tout le monde qu'ils neſtoient pas capables de ces ſortes de choſes, ceſt pourquoy ils chargerent leur Ambaſſadeur d'en des abuſer le Roy & les Miniſtres, mais de prendre ſon temps à propos pour cela, afin qu'ils ne cruſſent pas qu'ils ſe fuſſent portés à cette excuſe par la crainte de leurs menaces. cependant s'il en faut dire la verité, cette Medaille n'avoit jamais eſté ny inventée ny fabriquée en Hollande, j'ay oüy dire qu'elle avoit eſté faite à Rome & qu'elle eſtoit de l'invention des Italiens, qui eſtant dans le repos & dans les delices, s'il faut ainſi dire juſques au deſſus de la teſte, ne ſavent à quoy s'appliquer le plus ſouvent, ſi ce

n'eſt

n'ast à medire de leur prochain d'autres veulent que ce fut l'effet du mécontentement de quelque François à qui l'on avoit peut-estre refusé quelque chose ou fait quelque mauvais traitement. Quoy qu'il en soit je sai toûjours bien qu'il n'y a pas une seule personne en toute la Hollande qui veüille tomber d'accord qu'elle ait esté faite dans le Pais, ce qu'ils auoüeroient bien si cela estoit, veu que d'ailleurs ils ne se cachent pas trop de tout ce qu'ils font.

Le traité de paix dont j'ay parlé tantost subsistoit toûjours mais avec tout cela on voyoit bien qu'en l'Estat ou estoient les choses, il ne pouvoit pas encore subsister long temps ; la France qui se s'entoit puissante faisoit s'il faut ainsi dire tous les jours des Algarades à tout le monde, & il n'y avoit que le Roy d'Anglettere qu'elle menageat, parce qu'elle savoit qu'il estoit fort

ſur mer, & qu'il ſeroit d'un grand ſecours à celuy en faveur de qui il ſe déclareroit. Les Hollandois qui ſavoient toutes les demarches que la France faiſoit auprez de luy, tachoient de leur coſté a conſerver la bonne intelligence qui eſtoit entre les deux nations, mais ils faiſoient cela ſans baſſeſſe & comme des gens qui croient, comme auſſi il eſtoit vray, qu'il eſtoit auſſy avantageux aux Anglois de bien vivre avec eux, qu'à eux de bien vivre avec les Anglois.

Les choſes eſtoient en cet eſtat, quand il ſurvint un différent entre la republique & l'Angleterre au ſujet du commerce. La republique fit tout ce qu'elle put pour terminer au pluſtoſt cette affaire à l'amiable, mais comme le Roy d'Angleterre eſtoit inceſſament ſollicité par la France de luy déclarer la Guerre, il ſe tint ferme ſur le traité, tellement que voulant y donner la loy,

la Republique crut qu'elle devoit avoir recours à la France, dont l'interest estoit de ne point souffrir que le Roy d'Angleterre devint si puissant; la France amusa quelque temps l'Ambassadeur de la Republique comme si elle eut eu dessein de faire Alliance avec elle, mais comme ce qu'elle en faisoit n'estoit que pour avoir le temps de gaigner le Roy d'Anglettere qui se faisoit bien achepter, elle n'eut pas plustost fait son traité avec luy, qu'elle commença a faire paroistre clairement qu'elles estoient ses intentions.

Au reste je pourrois dire icy qu'il y auroit eu quelque manque de conduite du costé des Hollandois à l'égard du Roy d'Anglettere, avec qui l'on pouvoit accommoder les choses nonobstant ses grandes prétentions, mais comme je sai qu'il ne tint qu'à Mr. de With Pension-

naire de Holande, homme accrédité dans la republique j'aurois tort de rejetter ſur pluſieurs ce qui ne fut la faute que d'un ſeul car enfin il ne tint qu'à luy de terminer le different avec le Roy d'Anglettere, qui ſe relaſchoit de beaucoup de choſes en Faveur de Mr. le Prince d'Orange, pour qui il demandoit quelque établiſſement, mais la jalouſie de de With eſtoit ſi grande contre ce Prince qu'il préfera ſes intereſts particuliers à l'intereſt commun. Ce n'eſt pas que ce ne fut un homme de grand eſprit, & qui ne prévit bien tout ce qui pouvoit arriver d'une affaire, mais il avoit le cœur trop envenimé contre la maiſon d'Orange, à quoy j'Attribueray tous les malheurs qui ſurvinrent bientoſt à la république; cependant je ne dirai pas icy comme beaucoup d'autres ont dit, que c'eſt qu'il avoit intelligence avec les François, car qu'on ne croye pas que pour faire

ma

ma cour aux vivans, j'aille ici deterrer les morts pour leur faire leur Procez, ne croyez pas, dis-je, que j'aille aſſeurer une choſe que je ne ſai pas & qu'il faudroit que je ſceuſſe bien preciſement avant que d'en parler, en effet une perſonne qui écrit & qui veut paſſer pour honnete homme, doit bien prende Garde à ne rien écrire dont il ne ſoit tres certain, ce n'eſt pas qu'on ne rapporte des choſes bien ſouvent qui ne ſoient un peu problematiques, mais c'eſt à l'autheur à faire comprendre alors au Lecteur qu'on luy laiſſe la liberté d'en croire tout ce qu'il voudra.

Je dis Donc en parlant de Mr. de Wits, que quoy qu'il eut beaucoup d'eſprit, il fit néanmoins une lourde faute en ne s'accommodant pas avec le Roy d'Angleterre, car à examiner les choſes de prés ; ou il falloit qu'il le ſatisfit ſur ce qu'il luy demandoit, ou qu'il fut ſeur de

l'Alliance des François, pour ne pas avoir tout en un meſme temps ces deux puiſſances ſur les Bras, mais comme bien loin d'avoir pour luy les François c'eſtoient eux au contraire qui envenimoyent les choſes, il n'y avoit point d'autre parti à prendre que de contenter le Roy d'Anglettere, qui avoit demandé par pluſieurs fois qu'on rendit à Mr. le Prince d'Orange les Charges que ſes peres avoyent poſſedées, avec tant de reputation pour eux & d'utilité pour la Republique.

Au reſte je fairois bien voir icy ſi je l'avois entrepris, qu'il n'y avoit rien de ſi contraire au bien de l'Etat que d'avoir ainſi éloigné Mr. le Prince d'Orange des affaires, mais cõme on croyroit ce que je ne veux pas, qu'on croye, que ce que j'en fairois ſeroit pour captiver l'honneur de ſes bonnes Graces, je me contenteray de dire qne ſi Mr. de With avoit prevariqué en qu'elque choſe,

chose, c'estoit en celle là sans doute. Quoy qu'il en soit, la republique apprenant de toutes pars que la France & l'Angletere faisoient des preparatifs épouvantables pour luy porter là Guerre par mer & par terre, fit de son coté ce qu'elle crut devoir faire pour n'estre pas si tost accablée.

Mon deissein n'est pas de m'engager icy dans l'Histoire d'une Guerre aussi longue & aussi fascheuse que fut celle là, car quoy que j'aye esté present à beaucoup de grandes actions qui s'y sont passées, & que j'en puisse parler aussi asseurement qu'un autre, comme on a combattu en tant d'endroits, qu'un seul homme ne peut pas avoir esté par tout, il faudroit que je rapportasse bien des choses sur le temoignage d'autruy qui bien souvent est trompeur, chacun adjoutant ou diminuant ordinairement à son recit selon sa passion particulie-

re, & quelquefois ſelon l'amour qu'il a pour ſon païs, je ne paſſeray pas néanmoins ſous ſilence les choſes qui je croiray utiles à mon ſujet, qui eſt de faire voir l'Ambition de la France & les maximes dont elle ſe ſert pour Parvenir à ſes deſſeins.

Il eſt bon de ſavoir, que lors que les deux Roys reſolurét de declarer la guerre à la republique, ils ſe tenoient ſi ſeurs du ſuccez, que ſi l'on veut croire ce qu'on en dit alors, & & ce qu'on en dit encore aujourdhuy en quelques endroits, ils partagerent entr'eux les ſept Provinces avant que d'en avoir pris ſeulement une ſeule, mais qu'il en ſoit tout ce qu'on voudra, il eſt toûjours ſeur que la Republique n'eſtoit Gueres en eſtat de ſoutenir la Guerre, dont je rapporteray trois raiſons Principales. La premiere, & la plus forte eſtoit le peu d'union qu'il y avoit dans les Prin-

cipaux

cipaux de l'Estat, dont les uns suivoyent Aveuglement la passion de Mr. de With, & les autres au contraire Demandoient qu'on restablit Mr. le Prince d'Orange dans toutes les charges de ses peres. Chacun sait les contestations qui arriverent la dessus, & enfin que la brigue des uns & des autres, n'ayant eu ny d'Avantage n'y le d'Esavantage si cela se peut dire ainsi, Mr. le Prince d'Orange fut éleu Capitaine General de l'Estat, mais avec un pouvoir si limité qu'il estoit aisé de juger que si Mr. de With n'avoit pu obtenir tout ce qu'il demandoit, du moins en avoit il obtenu une partie.

Mais ce qui fit voir néanmoins que son esprit ne regnoit plus tant qu'il avoit fait autrefois dans les Resolutions de l'Estat, c'est ce qui se passa quelque temps ensuitte & que je vais rapporter icy. Comme il s'appercevoit de jour en jour que

Mr. le Pr. d'Orange s'acqueroit de Nouvelles Creatures par ſon eſprit inſinuant, par ſa conduite honnete, & enfin par tant de bonnes qualités qui ſont en ſa perſonne ; & que ſon Credit au contraire diminuoit tous les jours, il ſongea au moins de ſe mettre à couvert du juſte reſſentiment de ce Prince. Je ſai qu'il conſulta la deſſus Mr. de Groot & une autre perſonne, qui Cependant a mon avis n'eſt pas grand Politique, & qu'ils le confirmerent tous deux dans la réſolution qu'il avoit déja priſe de faire faire une levée de douze mille hommes à la Province de Hollande, outre les autres levées qu'elle faiſoit avec les autres Provinces. Son deſſein en cela eſtoit d'eſtre toûjours Maiſtre de ces douze mille hommes, qui ne devoyent jamais ſortir de Garniſon, & il vouloit que Mr. le Prince d'Orange n'eut aucune authorité ſur eux, c'eſt pourquoy il avoit déja

jetté

jetté les yeux sur Mombas pour leur commander, dans la pensée s'ans doute qu'il ne pouvoit choisir un plus grand Capitaine pour demeurer en Garnison. Mais Mr. le Prince d'Orange à qui cette entreprise estoit de conséquence de toutes façons, mais Principalement à cause de sa charge de Capitaine General de l'Estat, à laqu'elle c'estoit vouloir donner atteinte, s'y opposa si Fortement, que tout ce grand dessein s'en alla en fumée.

La seconde raison qui devoit faire craindre à Mrs. les Estats de n'avoir pas un grand succez dans cette guerre, c'est qu'ils n'avoient presque point de troupes, pour garder tant de places fortes, dont leur petit païs est composé, celles qu'ils avoient d'allieurs estoient peu aguerries, semblant avoir participé au naturel des habitans, qui se sont tellement adonnés au commerce, qu'ils semblent estre incapables

maintenant de tout autre métier : en effet, comme l'homme devient forgeron à force de manier le fer, de meſme doit on croire qu'un homme ne devient pas homme de guerre s'il ne ſe trouve ſouvent dans l'occaſion. A cela, il ſembloit pourtant y avoir un remede, qui eſtoit d'avoir recours aux Princes voiſins qui avoient de bonnes troupes ſur pied, & qui ſembloient n'en avoir que faire, mais quand on y voulut, recourir, on trouva que ces Princes eſtoient ſi fort allarmés des deſſeins de la France, que ne ſachant encore ſi elle ne porteroit point ſes armes dans leur païs, ils furent bien aiſes de ſe tenir ſur leurs gardes.

La troiſiéme raiſon & la derniere, au moins de celles que j'ay réſolu de rapporter, c'eſt qu'il n'y avoit point d'eſperance d'avoir aucun ſecours des Princes plus éloignez, dont les uns eſtoit penſion-

nai-

naires de la France & les autres si foibles & si timides, qu'il sembloit qu'ils eussent peur de la facher. M^rs. les Etats avoient beau leur representer que leurs interêts devoient estre communs contre un ennemi commun, qui aspiroit à la Monarchie universelle, ils estoient insensibles, s'il faut ainsi dire, ce que je ne trouve pas cependant fort étrange. Puisque mesme á present ils ne le sont gueres moins, quoy qu'on les ait depoüillés la plus part de leur Souveraineté. L'Empereur prit feu néanmoins sur les consequences, qu'on luy fit remarquer des ce temps là, & dont nous voyons des suites si funestes aujourdhuy, mais avoit il parlé un moment au pere Emerik, où à un Jesuite, qu'il n'estoit plus ce qu'on l'avoit veu un moment auparavant, ils luy faisoient un scrupule de conscience d'entreprendre la guerre en faveur d'une republique qu'ils ap-

pelloyent héretique, & il donnoit ſi bien dans tous les pieges qu'ils luy tendoient, que quand on venoit à le preſſer de rendre reponſe, on voyoit bien que ce n'eſtoit plus l'Empereur qui parloit, mais les moines qui parloient parla bouche de l'Empereur: il s'amuſoit ainſi, pendant que le Roy de France à la teſte de ſon Armée faiſoit trembler toute l'Allemagne voiſine du Rhin, à faire chanter dans ſon Cabinet un air de devotion, entouré de vingt jéſuites qui eſtoient juges de la mélodie & qui ne manquoient jamais d'applaudir à ces dignes occupations d'un Empereur, ce fut Donc par leur conſeil qu'il ne voulut point rendre de reſponſe Poſitive aux Hollandois, qu'il n'eut auparavant conſulté le ciel à Marienzel ou il ſe rendit avec des ſuperſtitions inconcevables, quoy que ceux qui aimoient ou ſa perſonne ou le bien de l'Empire euſſent taché de le deſabuſer en chemin. Les

Les Jesuites ne le quittoient non plus dans ce voyage que l'ombre fait le corps, car comme ils le vouloient vendre & qu'il leur estoit impossible cependant de le livrer, s'il prenoit une fois des résolutions dignes d'un Empereur, ils s'efforçoyent d'entretenir ses superstitions afin d'accomplir leur ouvrage. Une fois méme qu'il estoit arivé un courier qui apportoit des nouvelles pressées, l'Empereur luy fit dire qu'il eut à attendre & qu'il estoit occupé à d'autres affaires, on ne savoit cependant quelles affaires ce pouvoient estre, car on n'avoit veû entrer personne avec luy, mais une heure aprés & méme je ne mentirois peuteſtre pas de dire une heure & demie, on vit sortir quatre jésuites, & quand ces Messieurs là furent sortis on fit entrer le courier.

Mais pour revenir au voyage de Marienzel, chacun s'attendoit

a voir

a voir prendre à l'Empereur une réſolution conforme aux ſentimens que les jeſuites tachoient de luy inſpirer, quand un de ſes principaux miniſtres, dont je ſuis au deſeſpoir d'avoir oublié le nom, pour le rendre recommondable à la poſterité s'aviſa d'une ruſe aſſés ingenieuſe, pour l'exciter à faire une fois l'Empereur. Il avoit reccu pendant la nuit un courier qui luy apportoit la nouvelle des grands ſuccés que la France avoit eûs en Hollande, & de quelques intrigues qu'elle faiſoit en Allemagne, mais differant de luy en parler juſques à ce qu'il fut preſt d'aller à l'Eglize, depeur que les jeſuites ne tournaſſent encore ſon eſprit, s'ils avoyent le temps de l'Entretenir, il luy monſtra les nouvelles qu'il avoit receües comme il alloit à la meſſe faiſant ſemblant qu'elles ne faiſoient que d'ariver, & ſans attendre que l'Empereur luy en eut demandé ſon

avis,

avis, il luy dit qu'il n'y avoit plus a déliberer la deſſus amoins qu'il ne voulut perdre l'Empire avec tous les païs hereditaires, chacun ne ſavoit dequoy il entretenoit l'Empereur, mais eut bien deſiré de le ſavoir, parce qu'on le voyoit parler avec chaleur & méme avec quelque ſorte d'emportement, mais ce miniſtre eſtant bien aiſe que tous ceux qui eſtoient là preſens qu'il croyoit bien intentionnés luy aidaſſent a détruire les mauvais conſeils que les jeſuites pouvoient avoir donnés à l'Empereur, il leur fit part en méme temps de ce qui ſe paſſoit, & l'on n'entendit plus aprés cela autre choſe autour de luy ſinon qu'il n'y avoit plus de temps ä perdre & qu'il falloit déclarer la guerre aux François.

Les jeſuites n'eſtoient point là pour eſtre conſultés ſur une affaire ſi importante, ils eſtoient déja allés à l'églize, croyant qu'il n'y auroit point

point d'autre inſpiration que la leur, mais l'Empereur s'y eſtant rendu tout échauffé des nouvelles qu'il venoit d'apprendre ne s'y ſouvint plus des leçons qu'ils luy avoyent données. Les choſes ſe firent Cependant dans toutes les formes, comme ſi veritablement il eut attendu quelque inſpiration du ciel. Car aprés s'eſtre proſterné le viſage en terre, & avoir demeuré quelque temps en cette poſture, il prit un crucifix entre les mains le baiſa trois ou quatre fois, puis le regardant fixement comme s'il luy eut du reſpondre il éleva tout d'un coup ſa voix & dit, O Dieu de Miſericorde & de bonté, aprends moy, ſi je dois aujourdhuy entretenir la paix ou declarer la guerre. Serois-je inſenſible aux entrepriſes de la France, & faut il qu'elle m'oſte la Couronne imperiable. Que tu m'as miſe ſur la teſte ſans que je me force de la conſerver. Il n'en dit pas d'a-

van-

vantage, mais en recompenſe il baiſa encore ſon crucifix trois ou quatre fois, s'enclina comme il avoit déja fait, puis ſe relevant encore tout à coup il ſe tourna vers le peuple & luy dit que c'en eſtoit fait, que Dieu vouloit qu'il fit la guerre, mais qu'il prenoit ce meſme Dieu a temoin que ce qu'il en faiſoit n'eſtoit point par ambition.

La priere de l'Empereur qui n'avoit pas eſté bien longue avoit extremement plu aux Jeſuites, qui eſtoient accuſés de ſe plaire d'avantage à la cour des Princes qu'à l'eglize de Dieu, en effet, ceux qui ſavent l'origine de la querelle qui s'eſt emeüe n'agueres entre le Roy de France & le Pape l'attribuent à la crainte qu'ils avoyent que ce Pape-cy, qui n'eſtoit pas ſi jeſuite que les precedens, ne les obligeat à faire ce que font les autres moines, c'eſt à dire a chanter à la meſſe à dire des veſprés en Public, à ſe relever la nuit

nuit pour chanter matines, & enfin à toutes autres fonctions monachales, que je ne ſai point, ny que je ne ſauray jamais, n'ayant jamais eſté moine n'y n'ayant aucune envie de le devenir. Ils diſent que les jeſuites ayant déja receû quelques Marques que le Pape ne les aymoit point pendant, qu'il n'eſtoit encore, que Cardinal, en furent encore plus perſuadés peû de temps aprés ſon éxaltation, ayant parlé dans une aſſemblée de Cardinaux de leur donner un protecteur comme aux autres moines, c'eſt à dire un homme qui prit garde à leurs actions & qui en put rendre compte. Au reſte il n'y auroit rien de plus utile ny de plus neceſſaire pour le bien de la Crétienté car nous ne verrions point aujourdhuy, ſi cela eſtoit, tant de brigues dans toutes les cours des Princes, ou nous Remarquons des hommes qui veulent qu'on croye qu'ils ont renoncé au monde,

ſe

ſe melent néanmoins non ſeulement des affaires d'Eſtat, mais encore des affaires des particuliers, nous ne verrions, pas tant de maris broûillés avec leurs femmes, tant de femmes broûilles avec leurs maris, tant d'enfans d'éſobeiſſans à leur peres, tant de peres dénaturez envers leurs enfans, car enfin leurs charmes s'eſtendent juſques à pervertir l'ordre de la nature auſſi bien que l'ordre des Monarchies, mais ils ont peû de ſoucy de tout ce qu'on peut penſer de leur conduite pourveû qu'ils viennent à bout de leurs pernicieux deſſeins. J'en pourrois bien dire d'autres choſes & qui ne ſeroient pas moins véritables que celles là, mais comme il n'y a perſonne qui ne ſache que tout ce qui ſe paſſe aujourdhuy de funeſte dans l'Europe eſt le triſte effet de leurs conſeils Abominables, il vaut mieux que je paſſe tout ce que j'aurois à dire ſous ſilence. Pour laiſſer agir l'i-

magi-

magination, qui est remplie d'une si grande jdée de leur méchanceté, que tout ce que j'en pourrois dire, n'est qu'une bagatelle en comparaison de ce que chacun s'en dit à soy méme.

Mais pour revenir à leur conduite envers le Pape, comme ils virent qu'il parloit déja de leur donner un Protecteur, ils assemblerent leurs meilleures testes & résolurent de luy susciter tant d'affaires qu'il n'eut pas le temps de songer seulement à eux, & comme il n'y avoit personne dans l'Europe plus capable de faire trembler la cour de Rome que le Roy de France, qui faisoit déja trembler tant d'autres états ils luy insinuerent, par le moien du Pere la chaize son confesseur, que le Pape, faisoit tous les jours des entreprises sur son authorité, & que s'il ne s'y opposoit de bonne heure, il estoit à craindre qu'il n'en fit tous les jours de nouvelles. Un chanoine de Pamiers dans la Comté de

Foix

Foix vint a mourir tout à propos pour broüiller les affaires, ils firent pourvoir le Roy à ſon benefice quoy que ce ne fut pas luy qui eut coutume d'y pourvoir, & l'Evêque y aiant pourveu de ſon coſté ce qu'il eſtoit en droit de faire ſelon l'uſage, ils animerent ſi bien le Roy contre l'Eveſque, qu'il fut proſcrit en meſme temps.

Le Pape qui eſtoit non ſeulement jaloux de conſerver les droits dont il eſtoit en poſſeſſion, mais encore de ſuivre la louable coutume de ſes prédeceſſeurs en ont tant uſurpé, qu'ils ſe trouvent aujourd'huy égaux aux plus grands Rois, pour ne pas dire ſuperieurs, crut qu'il y alloit de ſon authorité à ne pas ſouffrir qu'on maltraittat un éveſque qui avoit fait ſon devoir. Voila donc en meſme temps les Armes de Rome en campagne, j'entends un grand nombre de brefs, qu'on appelle en cette Cour là les armes ſpirituelles, mais pour qu'elles

les ne fiſſent pas beaucoup de progrés, ce qu'elles auroient peu faire ſi elles n'euſſent point trouvé de réſiſtance, on leur oppoſa en meſme temps une meſme armée, c'eſt adire force decrets de la Sorbonne, dont la pluſpart des Docteurs eſtoient preſts de faire tout ce que le Roy vouloit en bons & fidelles ſujets, c'eſt à dire ſans entrer en connoiſſance de cauſe. Il y en eut néanmoins & des plus vieux qui ayant ſuccé l'Amour de Rome avec le laict refuſerent de ſigner un acte qui avoit eſté arreté dans le Clergé, & qu'un Préſident accompagne de quelques conſeillers du Parlement de paris apporta en Sorbonne, pour eſtre en regiſtré, mais comme on ne vouloit point de gens qui reſiſtaſſent à la volonté du Roy, les uns furent envoiez dans les Pirenées pour tenir compagnie aux ours, les autres dans les Alpes, & enfin le reſte dans les Provinces les plus éloignées du Royaume. Sy

Si je voulois icy rapporter la ſuite de cette grande affaire, il faudroit que j'entrepriſſe de faire un fort gros volume, car j'aurois à y faire voir le zele du Clergé de France au ſervice du Roy & leur rebellion contre le Pape, des Lettres du méme clergé en témoignage de leur attachement inviolable à la fortune de Loûis le grand & de leur mépris envers Rome, des Theſes ſoutenües en ſorbonne toutes contraires a celles qui ſi ſoutenoient auparavant, le General des Jeſuites refractaire aux ordres du Pape & ſoumis aux ordres du Roy, enfin une ſi grande diſpoſition dans le Clergé & dans la nobleſſe à ſecoüer le joug de l'obeiſſance Romaine, que ſi le chancellier de France n'eut remonſtré au Roy qu'un ſi grand changement ne ſe pouvoit faire dans l'Etat ſans faire peut eſtre ſoulever le Peuple, qui en matiere de Religion y eſt attaché juſques à la ſúperſtition,

quoy que bien ſouvent il ne ſache aucuns points de ſa croyance, il y avoit grande apparence que le Pape alloit perdre & les Annates, & tout ce qu'il retire d'un ſi grand Royaume, mais comme le recit de tant de choſes m'engageroit à tout un autre ſujet que celuy que je me ſuis propoſé icy, j'en reviendray aux Jéſuites, & diray pour ſuivre le fil de ce qui les regarde, qu'autant qu'ils avoyent eſté édifiés de la courte priere de l'Empereur pour les raiſons que j'ay deduites cy devant, autant furent ils mortifiez de la reſolution qu'il avoit priſe de faire la guerre, car enfin quoy qu'ils ſuſſent mieux que perſonne qu'il eſtoit non ſeulement de ſon intereſt, mais encore de la gloire de ne pas ſouffrir toutes les entrepriſes que la France faiſoit tous les jours contre l'Empire, comme ils faiſoient profeſſion de ſe mettre toûjours du coſté du plus fort, il y avoit déja quelque

temps

temps qu'ils avoyent abandonné les intereſt de la maiſon d'Auſtriche, à qui la fortune commençoit à tourner le dos pour embraſſer ceux de la maiſon de France, à qui elle paroiſſoit favorable.

Je n'entreprendray pas de rapporter icy toutes les brigues qu'ils firent dans la Cour de l'Empereur, pour empécher l'effet de la réſolution qu'il avoit priſe, quoy que ce ſeroit peut-eſtre une choſe aſſez curieuſe à ſçavoir, mais je diray ſeulement, que pour retarder la marche des Troupes qui ſe devoient joindre à celles du Marquis de Brandebourg qui venoit d'embraſſer la deffenſe des Hollandois, ils luy mirent dans l'eſprit qu'il n'auroit pas pluſtoſt degarni la Frontiere de Hongrie, que les Turcs qui y avoient des intelligences ſecretes profiteroient de l'occaſion, ſans ſe ſoucier de la tréve qui eſtoit entre les deux Empires. Et comme ce Prince eſtoit foible d'eſprit & diſ-

poſé à prendre les premieres impreſſions qu'on luy donnoit, il ſe mit cette penſée ſi fortement en teſte que quoy qu'il ne fut pas ſi ignorant des affaires du monde qu'il ne vit bien que le Marquis de Brandebourg ne pouvoit rien faire ſans luy, il ne laiſſa pas de laiſſer ſes troupes dans leurs quartiers, pendant que le Marquis de Brandebourg à la teſte luy méme des ſiennes alloit chercher de l'honneur & de la gloire.

Tous les grands de l'Empire, du moins ceux qui eſtoient fideles à l'Empereur ne ſe pouvoyent empécher de dire tout haut leur ſentiment d'un procedé ſi éxtraordinaire & ſi rempli de foibleſſe, Cependant comme ils faiſoient toutes ſortes d'efforts pour détromper l'Empereur, & qu'il eſtoit à croire qu'ils en viendroient a bout, veû que ce qui luy enveloppoit les yeux eſtoit ſi Groſſier qu'il n'y avoit que luy qui s'en peut aveugler, les Jeſuites

ſuites craignant de voir échoüer tous leurs deſſeins, changerent alors de batterie, & voyant que la crainte qu'il avoit conceüe d'abord des Turcs alloit s'evanouir bientôt ils luy donnerent des nouvelles appréhenſions des forces de Pologne, adjoutant que celuy qui commandoit à ces peuples ne verroit pas pluſtoſt les Troupes de l'Empire occupées vers le Rhin, qu'il ſe jetteroit ſur les Provinces qui eſtoient à ſa bien ſéance, quand ce ne ſeroit que pour témoigner à la France par cette diverſion la reconnoiſſance qu'il avoit des ſervices qu'elle luy avoit rendus en le faiſant élever ſur le troſne. Ils adjoutoient à cela l'intelligence qui paroiſſoit entre le Roy de France & le Roy de Pologne, le pouvoir que la Reyne de Pologne qui eſtoit Françoiſe avoit ſur l'Eſprit du Roy ſon Mary, & enfin les Brigues que faiſoient les François pour faire ar-

mer cette Couronne contre l'Empire.

Toutes ces Remonſtrances jetterent l'Empereur dans de nouvelles irreſolutions, il venoit de donner des ordres pour faire ſortir les Troupes de leurs quartiers, mais il leur envoya un contr'ordre devant qu'elles euſſent fait encore grand chemin.

Cependant les François s'étoient mis en Campagne, & eſtant entrés dans les Provinces unies, ils avoyent ſeparé leurs forces en trois, pour embraſſer plus de païs ; le Roy commandoit un corps d'Armée, le Prince de Condé un autre, & le Viconte de Turene le dernier. Le premier eſtoit animé par la preſence du Roy, le ſecond par la reputation du Prince de Condé, & le troiſieſme par la confiance qu'on avoit en la ſageſſe du Viconte de Turene qui d'ailleurs eſtoit un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle,

ſiécle, mais ce qui rendoit encore toutes ſortes d'entrepriſes plus faciles aux François, c'eſt qu'ils ne trouvoient perſonne en Campagne qui leur tint teſte, & ſi peu de réſiſtance dans les villes, que cela à donné lieu de croire qu'ils avoyent intelligence dans la pluſpart; pour moy je n'aſſureray point que cela fuſt, ou non, mais je diray ſeulement qu'il y en avoit une grande préſomption dans ce que fit d'Oſſery qui commandoit à Rhinbergue, qu'il rendit ſans attendre le Canon, quoy que la ville eut plus de quinze cents hommes de Garniſon avec d'aſſez bons Officiers pour les commander.

Mais ſi quelque choſe fut capable de faire ſoupçonner quelque intelligence, ce fut ſans doute ce qui ſe paſſa au paſſage du Rhin, car ſi je veux éxaminer ce que fit Monbas qui avoit eu ordre de s'y rendre, & ce qu'il rapporte luy

méme pour ſe juſtiffier, je trouve qu'il eſt abſolument coupable ou du moins bien ignorant dans le metier de la guerre, il dit qu'ayant receu ordre de Mr. le Prince d'Orange de ſe rendre au Tolhus, il s'y rendit avec le peu de troupes qu'il luy avoit donné & y attendit celles qu'il luy avoit encore promiſes pour deffendre le paſſage, mais que ces Troupes ne venant point, il vit bien qu'il ne luy avoit donné ce commandement que pour le perdre, ce qui le fit reſoudre à demander à Meſſieurs les Etats qui eſtoient députés auprés de ce Prince, de vouloir l'envoyer ailleurs où il put acquerir plus de gloire.

Pour moy qui eſtois preſent au paſſage, j'ay peine à ſouffrir qu'on me diſe qu'il falloit beaucoup de monde pour empécher de paſſer les François. Si l'Eſcadron qui marcha contre les vingt ou vingt cinq Cuiraſſiers qui eſtoient paſſés les Premiers

miers, les eut pouſſez juſques au milieu du Rhin, au lieu de demeurer ſur le bord comme il fit, il n'en falloit pas davantage pour empécher de paſſer les autres, qui ne filoient encore qu'un, à un, mais ayant eu l'imprudence ou la lachété de ne pas ſ'avancer plus avant, il donna le temps aux François, qui s'etoient retirés dans l'Eau, de ſe groſſir davantage, puis lacha le pied quand ils revinrent contre luy.

Ainſi ce n'eſt pas une raiſon à Monbas de dire qu'il n'avoit pas aſſez de forces pour deffendre le paſſage, puis qu'il en avoit plus qu'il ne luy en falloit, comme je viens de montrer, mais accordons luy ce qu'il demande, & convenons puis qu'il le veut que Mr. le Prince d'Orange luy eut donné ce Commandement pour le faire perir, qu'eſt ce que cela conclud, qu'il ſe put retirer comme il a fait; qui eſt l'Homme de Guerre aſſés novice dans le

metier qui ignore, que quand un Genéral l'a envoyé une fois à un poſte il eſt obligé de le garder juſques à ce que le meſme Genéral le faſſe relever, car que Monbas ne pretende pas que l'ordre de Meſſieurs les Etats le puiſſe excuſer, Meſſieurs les Etats ont droit de commander à Mr. le Prince d'Orange qui eſt leur Capitaine General, mais c'eſt au Capitaine Genéral à commander aux gens de guerre, & je ne crois pas qu'un Deputé de M^rs. les Etats s'ingerat de donner un commandement contraire à celuy que le Capitaine Genéral à donné, ou bien il s'expoſeroit, s'il s'addreſſoit à un homme qui ſçeut ſon métier, à voir mepriſer ſon commandement.

Nous pouvons donc conclure de là, de trois choſes l'une, la premiere que Monbas ayant quitté le Rhin, faute que Mr. le Prince d'Orange, luy eût Envoyé le renfort qu'il luy avoit

avoit promis, eſtoit un homme ſans cœur & ſans expérience, puiſque l'expérience luy devoit apprendre qu'il luy falloit peu de monde pour garder un paſſage comme celuy là, & que s'il eût eu du cœur, il auroit mépriſé un petit peril pour acquerir une grande gloire.

La ſeconde qu'on doit inferer, c'eſt qu'apres avoir eſté commandé par le Capitaine General de l'Etat pour occuper un poſte d'une ſi grãde importance, il falloit qu'il fut bien ignorant dans le métier pour croire, qu'il pouvoit l'abandonner à la veüe d'un ordre mandié & accordé par une perſonne qui ne ſait ny meſme la diſcipline, & que l'Etat envoye pluſtoſt pour donner ordre aux affaires politiques qu'aux affaires militaires, ou n'entendant rien luy meſme, il s'en rapporte à celuy entre les mains de qui il a remis le commandement des Armes.

La troiſieſme concluſion qu'il

y a à tirer de là, c'eſt que ſi Monbas n'eſtoit ny laſche ny ignorant de ſon metier, ce que je veux bien m'imaginer pour luy faire plaiſir, du moins eſtoit il coupable de trahiſon. Et ce qui fairoit croire qu'il en ſeroit bien quelque choſe, c'eſt qu'il avoit fait l'hiver precedent un voyage à Paris, où il avoit veú Mr. le Prince de Condé quoy que je ne ſache pas qu'il en fut connu auparavant. Je n'ay pas ſeu méme qu'il ait eu l'honneur de le voir depuis ſi ce n'eſt quand il ſe ſauva de Nieurbruk. car les Princes auſſi bien que les autres ne font gueres de cas des Traiſtres.

Mais paſſons ſous ſilence une Campagne ſi remplie de deſolation & de miſere, auſſi bien le reſſouvenir de tant de choſes funeſtes ne ſauroit plaire ny aux uns, ny aux autres, car ſi d'un coſté les Hollandois n'aiment pas qu'on leur renouvelle la memoire de tant de diſcor-

des

des inteſtines, les François, de l'autre n'ont pas grand ſujet de deſirer qu'on les faſſe reſſouvenir d'un nombre infini de fautes qu'ils firent en ce temps là, & auſquelles nous ſommes redevables aujourd'huy du ſalut des Provinces Unies. Mais nous pouvons dire icy que ce fut un coup de la main de Dieu, qui en voulant ſauver cet Etat ſauvoit en meſme temps le reſte de l'Europe, en effet il n'y a eu que Dieu ſeul qui ait eſté capable de troubler le jugement des François à un point que de faire les fautes qu'ils firent, car nous ne Liſons pas dans aucune hiſtoire une pareille choſe que celle qui ſe paſſa à Muidem dont la priſe entrainoit, celle d'Amſterdam, & celle d'Amſterdam celle de toutes les ſept Provinces, cependant aprez que quatre de leurs cavaliers ſe furent rendus Maiſtres de cette place, au lieu d'y jetter Garniſon, ils ſe mirent à cou-

rir la païs d'alentour pour le piller, mais s'appercevant alors de la faute qu'ils avoient faite, ils voulurent revenir à Muiden dont il leur fut impoſſible de s'emparer, par ce que les Hollandois y avoient envoyé du monde.

On attribua cette faute ou Marquis de Rochefort Lieutenant General & Capitaine des Garde du corps qui commandoit les François dans la Province d'Utrecht, & qui n'avoit pas beaucoup d'experience, en effet on remarquoit que comme il eſtoit toûjours incertain de ce qu'il devoit faire, il faiſoit monter ſix mille hommes à cheval quand il n'en falloit que deux mille, & ainſi fatiguoit beaucoup ſes troupes ſans en retirer aucun proffit, car comme il avoit peur de ne pas réuſſir, il aimoit mieux s'en retourner bien ſouvent ſans rien faire que de hazarder quelque choſe, cette conduite faiſoit que les troupes l'appelloient

le

le General pacifique, mais quand il ne commandoit pas en chef, il eſtoit auſſi entreprenant qu'un autre, ce qu'il en faiſoit n'eſtant que manque d'experience, & non pas manque de courage.

La beveüe de Muiden fut cauſe que le Marquis de Rochefort fut rappellé d'Utrecht, mais comme il eſtoit des parens & des bons amis de Mr. de Louvois, il n'en fut pas plus mal à la Cour, & on luy donna au contraire le Gouvernement de Lorraine, Mr. de Luxembourg fut envoié à ſa Place, homme plus connu par les cruautés qu'il fit en Hollande, que par ſes grands exploits, non pas que je veüille dire que ce ne ſoit un fort brave homme, mais il n'en ſavoit gueres d'avantage que Mr. de Rochefort, ce que l'on a toûjours reconnu quand il a commandé un corps au deſſus de dix mille hommes, aureſte entreprenant & fort different en cela de celuy

luy dont il avoit pris la Place.

Cependant il faut ſavoir que Mr. le Prince d'Orange, aprés avoir fait arreſter Mombas ſur le ſoupçon qu'il avoit de ſon intelligence avec les ennemis, luy faiſoit faire ſon Procez, & il y avoit grande apparence qu'il alloit ſervir d'éxemple aux autres, quand Monbas ſoit qu'il ſe ſentit coupable comme il eſt Vraiſemblable de croire, où qu'il eut ouy dire qu'il n'y avoit rien teſ que d'eſtre en liberté, ſongea à a corrompre ſes gardes pour avoir moien déchapper, l'Hiſtoire de ſa fuitte eſt fort agréable & fort divertiſſante à cauſe de pluſieurs incidents qui luy ariverent, mais comme cela ne fait rien à mon ſujet, je diray ſeulement, qu'aprés avoir traverſé ſix lieües de païs ayant toûjours de l'eau juſques à la ceinture & quelquesfois d'avantage, il ſe ſauva à Utrecht & de la à Arnhem où

eſtoit

eſtoit Mr. le Prince de Condé, qui avoit eſté bleſſé au paſſage du Rhin. Il vit ce Prince à quatre heures du matin, demeura avec luy plus de deux heures, & ſe retira de là à Cologne, mais faiſons un peu icy quelque reflection, & voyons ſi cette entreveüe avec tout ce qui s'en eſt enſuivi, n'eſt pas une preuve indubitable de l'intelligence qu'il avoit avec les ennemis.

Si Monbas eut eſté fidele, comment luy qui venoit de porter les armes contre la France de qui il eſtoit né ſujet ſe fut il allé remetre entre les mains du Prince de Condé, n'avoit il pas lieu de croire qu'il le fairoit arreter, & qu'une Couronne qui deffend qu'aucun de ſes ſujets ſoubz peine de la vie n'aille ſervir chez les étrangers, ſe montreroit bien plus ſevere envers luy, qui non ſeulement eſtoit refractaire à cette ordonnance, mais qui avoit en-

encore tiré l'épée contr'elle il y avoit ſi peu de temps. Je ſai bien qu'il a dit à quelqu'un qu'il avoit eſté ſaiſy de cette crainte, & que c'eſtoit meſme pour cette raiſon là qu'il ne s'eſtoit pas arreté à Utrecht. Mr. de Luxembourg, à qui il avoit fait dire qu'il s'eſtoit ſauvé de Niuerbruk; & à qui il avoit demandé la protection, ayant répondu qu'il ne luy conſeilloit pas de venir dans un lieu ou il eut quelque credit parce qu'il ſeroit obligé de le faire arreſter.

Mais examinons encore cet article, & voions ſi ce n'eſt pas comme on dit vouloir jetter de la poudre aux yeux que de dire ces ſortes de choſes, Monbas ſe ſauve à Utrecht, il y entre en plein jour, traverſe toute la Ville, va loger ce me ſemble, au Pallais Royal où il avoit coutume de loger quand la Ville n'eſtoit pas aux François, il fait dire au Duc de Luxembourg qu'il

qu'il s'est sauvé, luy demande sa protection, & il veut qu'on croie que le Duc de Luxembourg n'ait pas su qu'il y estoit, mais que luy ayant fait dire qu'il se donnat bien de garde d'y venir, il fut obligé de s'en aller à Arnhem, disons plustost que comme c'estoit Mr. le Prince de Condé qui s'estoit meslé de toutes choses pendant l'hiver précedent. Mr. de Luxembourg croyant que c'estoit à luy encore à s'en mêler fut bien aise que Monbas s'adressat directement à luy, non pas qu'il n'eut bien voulu entrer dans cette intrigue, mais parce qu'il avoit peur que cela ne choquat Mr. le Prince, dans les bonne graces de qui il avoit interest de se conserver.

Mais poursuivons un peu cette affaire, & voions s'il y a quelque apparence de dire que Monbas fut innocent, il va trouver le Prince de Condé, luy fait dire par Desroches Capitaine des Gardes de ce Prince qu'il

qu'il ſeroit bien aiſe d'avoir l'honneur de l'entretenir, & en un mot ſe livre éntre ſes mains luy qui devoit demeurer d'autant plus ſur ſes Gardes, qu'il venoit d'en eſtre, averti par Mr. de Luxembourg, cependant comme ſi le Prince de Condé n'eut pas eu les meſmes meſures à garder que le Duc de Luxembourg, il le voit, s'entretient avec luy familierement de toutes choſes, & aprés luy avoir promis ſa protection, luy conſeille de ſe retiter à Cologne juſques à ce qu'il ait pu porter le Roy à luy pardonner.

C'eſt icy que je demanderois volontier à Monbas s'il eſt aſſés fol de croire que les autres le fuſſent aſſés pour adjouter foy à ſes parolles, en effet comment peut on s'imaginer que Mr. le Prince de Condé eut voulu non ſeulement luy conſeiller de ſe retirer à Cologne, s'il n'eut fait tout cela de concert avec la

Cour

Cour, qui eſtoit bien aiſe qu'on ne crut pas que tous les heureux ſuccés qu'elle avoit eus en Hollande, fuſſent un effet de l'intelligence ſecrette qu'elle avoit avec Monbas, car dites moy en quel hazard autrement ſe mettoit le Prince de Condé, à qui on n'eut pas manqué de faire des affaires d'avoir veû n'on ſeulement un homme qui eſtoit proſcript, mais de luy avoir encore enſeigné un lieu de retraite. Concluons de tout cela que Mombas eſtoit veritablement coupable, mais adjoutons en méme temps que comme il y en avoit bien d'autres que luy dans l'Eſtat, ce fut ce qui luy donna la facilité de ſe ſauver de Nieurbruk, ces autres perſonnes ayant employé pour cela tout ce qui eſtoit en leur pouvoir, de peur qu'il ne vint à les accuſer quand il ſe verroit une fois ſur l'échaffaut.

Cependant on ne le laiſſa pas beaucoup de temps à Cologne, car com-

comme on croyoit que c'eſtoit aſſés d'avoir ſauvé les apparences en divulgant qu'il avoit eſté obligé de ſe ſauver bien loin, on le rappella auſſi toſt, & il eut ordre d'aller trouver le Duc de Luxembourg qui ne luy temoigna pas cependant une grande confiance. Il eſtoit pourtant fort aſſidu à luy faire ſa Cour, s'offroit à luy rendre ſervice juſques dans les choſes les plus viles & les plus abjectes, & il ne tenoit pas à lui pour peu qu'on eut voulu adjouter foy à ce qu'il diſoit, qu'on ne le crût pour un homme de grande importance, enfin autant qu'il avoit pris de ſoin auparavant à cacher ſa trahiſon, autant faiſoit il gloire alors de la faire éclatter, il demandoit à Mr. de Luxembourg qu'il luy donnat deux mille hommes pour aller attaquer Mr. le Prince d'Orange à Niuerbruk, ſe ventant qu'il traverſeroit toute l'inondation qui eſtoit depuis Wordes juſques à

cette

cette ville, & le ſurprendroit ainſi par derriere, pendant que Mr. de Luxembourg de ſon côté l'ataqueroit en teſte, mais Mr. de Luxembourg qui outre qu'il ne le croyoit pas grand Capitaine n'avoit pas aſſés de confiance en luy pour luy donner ainſi deux mille hommes, tachoit de rabatre ſes ſalies guerrieres, dont il eſtoit d'autant plus étonné, qu'elles commençoient a luy prendre a l'age de cinquante cinq ans,

A quelque temps de là Mr. le Prince d'Orange réſolut d'aſſieger Wordes, à la priſe duquel les François avoient tué de ſang froid le Baillif qui s'eſtoit avancé pour leur enfermer les portes. Cette entrepriſe fut conduite avec beaucoup de ſageſſe, Mr. le Prince d'Orange ayant ſurpris la vigilance du Duc de Luxembourg qui s'eſtoit mis en campagne pour jetter des troupes dedans, mais comme le Duc de Luxem-

xembourg ne ſavoit ſi ce n'eſtoit point à Naerden qu'en vouloit Mr. le P. d'Orange, parce qu'il en avoit pris le chemin, il tourne du coſté de cette ville, & pendant qu'il s'y acheminoit, Mr. le Prince d'Orange inveſtit Wordes, & y établit ſes quartiers. Ie rapporte cette affaire là, pluſtoſt que beaucoup d'autres parce qu'il y ariva à Mombas une avanture qui faira voir en qu'elle eſtime il eſtoit dans l'éſprit des François auſſi bien que dans l'eſprit de ceux de Hollande, d'abord que le Duc de Luxembourg ſut que Wordes eſtoit aſſiegé il reſolut de le ſecourir quoy que la choſe parut difficile par deux raiſons, la premiere, parce qu'il n'avoit que peu de monde avec luy, l'autre parceque le chemin pour y aller eſtoit fort eſtroit, & que d'aillieurs les Hollandois ſe retranchoient déja à la teſte, Cependant comme il ne manquoit pas de hardieſſe, il ſe réſolut

ſolut de donner quelque choſe à la fortune, pour cet effet il detacha le Marquis de Genlis Maréchal de Camp pour aller raſſembler des quartiers voiſins, le plus de troupes qu'il luy ſeroit poſſiblè, & luy ayant donné un rendez vous & une heure pour s'y rendre, il s'achemina de ce coſté là, où il attendit longtemps le Marquis de genlis ſans le voir venir, comme il ne luy falloit pas grande choſe pour le faire jurer, il prit ſujet de là de parler du nom de Dieu, dont il ne parloit Gueres ſans cela, il dit cent choſes facheuſes du Marquis de Genlis, le menaça hautement de le perdre à la Cour, & n'oſant l'accuſer de lacheté parce qu'il y avoit là beaucoup de gens qui luy en euſſent donné un ſecret démenti, il l'accuſa d'intelligence avec l'ennemi mais en parolles couvertes & vagues aux quelles perſonne ne vouloit reſpondre parcequ'on voyoit

bien de quel eſprit cela partoit, enfin comme il eut dechargé ſa bile a force de dire des injures & des blaſphemes, il aſſembla un petit conſeil de guerre compoſé du Comte de Saux, du Marquis de Caſtelnau, du Comte de Milly, du cadet Stoupe, & de Monbas, celuy cy comme eſtant capable d'eſtre le géographe du païs dans lequel il avoit demeuré plus de vingt ans, ceux la comme perſonnes propres non ſeulement à donner conſeil, mais encore à éxécuter le conſeil qu'ils auroient donné : l'on propoſa là ce qu'on devoit faire, s'il eſtoit plus expedient de paſſer outre que de reculer, à quoy ſembloit incliner le Duc de Luxembourg à cauſe que Genlis luy avoit manqué de parolle; comme ce conſeil, à la reſerve de Monbas n'eſtoit compoſé que de jeuneſſe, ils furent tous d'avis de donner, & Monbas ſe conforma à leur ſentiment parce qu'il

qu'il eut esté tout seul du sien. Sur ces entrefaites, le Comte de la Mark Mêtre de Camp du Regiment de picardie qui commandoit dans Wordes dépecha un homme au Duc de Luxembourg, avec des Lettres par lesquelles il l'informoit, que Mr. le Prince d'Orange avoit déja élevé deux forts à la teste de l'inondation, dont l'un estoit gardé par le Comte de Horne General de l'artillerie, & l'autre par Zuilestein General de l'infanterie, & comme il falloit que le secours arriva par l'un de ces deux endroits, le Duc de Luxembourg demanda à Monbas de qui il croyoit qu'il auroit meilleur marché ou du Comte de Horne & de Zuilestein, Monbas ravi de pouvoir parler ce qui ne luy arivoit pas bien souvent, quoy qu'il fit toûjours ce quil put pour trancher du néceſſaire, dit au Duc de Luxembourg que son avis estoit d'atta-

quer Zuileſtim, parce qu'il beuvoit quelquefois & ne ſe tenoit pas ſi bien ſur ſes gardes que pouvoit faire le Comte de Horne, qui eſtoit un homme qui ne dormoit point & qui demeuroit toûjours a lerte.

Le Duc de Luxembourg ayant réſolu de ſuivre ce conſeil non pas qu'il fit fonds ſur ce que Mombas luy avoit dit, mais parce qu'il luy eſtoit indifferent d'attaquer Horne ou zuileſteim, fit marcher ſes troupes ſur la chauſſée qui va d'Utrecht à Wordes, ayant le Canal de Wordes à une main & les prairies à l'autre, mais qui reſſembloient entierement à une mer, à cauſe que tout eſtoit inondé, il y avoit déja du temps. Comme il fut à Demie lieve des ennemis, il fit alte pour envoyer reconnoiſtre devant que s'engager plus avant, chacun s'attendoit que Monbas demanderoit à y aller, tant pour donner des Marques de ſon courage que pour faire voir ſon

zele

zele à Mr. de Luxembourg, mais soit qu'il eut peur qu'il n'eut pas assés de confiance en luy pour s'en rapporter à ce qu'il diroit, où qu'il fut bien aise de ne se pas commettre comme un simple Soldat, il laissa prendre cet employe à deux sergens que donna le comte de saux, de la bravoure & de la fidelité de qui il repondit à Mr. de Luxembourg.

Ces Soldats s'avancerent à la faveur de la nuit jusques à la portée du mousquet du fort de zuilesteim, mais sachant bien qu'à moins que de s'avancer d'avantage ils ne pouroiẽt rendre des nouvelles assurées de ce qu'on desiroit savoir, ils se jetterent dans l'inondation l'un d'un costé l'autre de l'autre, où faisant le moins de bruit qu'il leur estoit possible, de peur d'estre découverts, ils remarquerent qu'il y avoit un moulin devant le fort ou l'on avoit quelques retranchemens & mis quelques palissades, que dans l'Inondation il y

avoit une maiſon où l'on avoit placé des mouſquetaires qui voyoient le fort en Flanc, afin que quand les ennemis iroient à l'attaque on leur put tuer de là beaucoup de monde, & qu'enfin le fort eſtoit de terre, mais bien palliſſadé avec un foſſé devant & du canon, enſorte que quoy qu'on n'eut pas eu beaucoup de temps à le mettre en eſtat, il y avoit apparence néanmoins qu'il fairoit beaucoup de reſiſtance.

Aprés que les 2. ſergens eurent rapporté ce que je viens de dire, Mr. de Luxembourg prevoyant qu'on luy tueroit bien du monde, de la maiſon qui eſtoit au milieu de l'inondation, réſolut de la faire attaquer & méme il y alla luy meſme afin d'animer les Soldats par ſa preſence, cependant il fit un détachement pour marcher contre le moulin, & luy ayant donné du monde pour le ſoutenir, il commanda à ceux qui eſtoient auprés de luy, de

ſe

ſe jetter dans l'inondation pour monſtrer le chemin aux troupes. Mombas s'y eſtant jetté des premiers, n'eut pas fait cinq ou ſix pas qu'il cria à Mr. de Luxembourg qu'il n'y avoit pas beaucoup d'eau & qu'il pouvoit y entrer, Mr. de Luxembourg le crut, mais ayant fait un faux pas un moment aprés, on ſe mit à crier que Mombas eſtoit un traiſtre & qu'aprés avoir trahi les Holandois, chez qui il n'oſoit plus ſe monſtrer, il tachoit de regaigner leur bonnes graces, en faiſant perir les troupes de France avec leur General. On adjouta des menaces à ces reproches & méme quelques coups aux menaces, tellement que le Duc de Luxembourg ne pouvant oſter cette impreſſion des eſprits qui en eſtoient prévenus fortement, fit commendement à Monbas de ſe retirer d'auprés de luy, mais comme il ne vouloit pas le perdre d'honneur entierement,

il prit prétexte de l'envoyer porter des ordres aux troupes qui marchoient contre le moulin, aprés quoy il continva de marcher ſous un autre guide.

Le calme eſtant remis par ce moien dans les eſprits, chacun cõtinua de marcher au rang ou on l'avoit poſé & la maiſon eſtant attaquée en méme temps que le moulin, on empécha ceux qui eſtoient dedans de ſonger à prendre l'ennemi en flanc, pour pourvoir à leur deffenſe; la reſiſtance fut grande, & dãs le moulin & dans le fort, mais les François ayant attaqué encore plus vigoureuſement, ils prirent l'un & l'autre & y mirent le feu, afin comme je crois d'avoir le plaiſir d'entendre dire qu'ils avoyent non ſeulement ſurmonté les eaux par leur courage, mais qu'ils avoient encore triomphé de cet élement par un élement contraire. Quoy qu'il en ſoit ce fut pourtant une choſe qui

leur

leur cousta cher, car les gens de Zuilesteim qui avoyent tiré jusques là au hazard & s'il faut ainsi dire a la boulle veüe, ayant alors la Flamme qui leur servoit comme de Guide, ne tiroient plus guere de coup qui ne portast, sur tous les Canoniers qui ne chargeoient plus qu'à Cartouches ; ce qui commença à jetter bien du desordre dans l'ennemi, enfin il estoit a croire que cela l'alloit non seulement rebuter mais encore obliger à prendre la fuitte, si Mr. de Luxembourg ne fut venû pour le rassurer, il se mit luy méme à la teste & l'ayant Encouragé par son éxemple, chacun le Remarqua comme si de rien n'eut esté, Milly qui avoit l'Avantgarde avec le Regiment de Normandie dont il estoit Colonel, se jetta dans les Retranchemens de Zuilesteim avec beaucoup de courage ; mais comme il tachoit de rompre une palliſſade pour pouvoir aller plus avant, il

receut un coup dans la cuiſſe dont il mourut peu de temps aprés. Le malheur de Milly n'étonna point ceux qui eſtoient commandés pour le ſoutenir, & ayant rompu les palliſſades, ils prirent le fort d'aſſaut, à la deffenſe duquel Zuileſteim perdit la vie, aprés avoir fait tout ce qu'on pouvoit attendre d'un brave homme. Monbas voulut ſe vanter que c'eſtoit luy qui l'avoit tué parce qu'il croyoit qu'on ne pouvoit pas avoir remarqué pendant la nuit tout ce qui s'eſtoit paſſé, mais Mr. le Comte de Saux qui avoit eu affaire à luy porta témoignage, que c'eſtoit un Sergent de ſon Régiment, à qui méme il ſe tenoit bien obligé, ne ſachant comme il ſeroit ſorti de cette affaire, s'il n'eſtoit venû à ſon ſecours.

Par ce moyen Wordes fut ſecouru, avec beaucoup de réputation pour Mr. de Luxembourg: mais avec peu de ſatisfaction de quantité d'Offi-

d'Officiers qui s'y eſtoient ſignalés, & entr'autres du Comte de Milly, car le Duc de Luxembourg ayant oublié, ſoit par deſſein ou par hazard, de parler de luy dans le détail qu'il en envoya au Roy, Milly en conceut tant de chagrin, que ſa bleſſure qui n'eſtoit déja que trop Dangereuſe en empira encore tous les jours. Il diſoit à tous ceux qui l'alloient voir que le Duc de Luxembourg l'avoit perdu d'honneur pour toute ſa vie, qu'ainſi la vie luy eſtant ennuieuſe, tout ce qui pouvoit luy arriver de plus favorable eſtoit de mourir bien toſt. Le Prince de Condé ayant ſu ces choſes par quelqu'un qui les luy manda, écrivit en méme temps à Milly pour qui il avoit de l'eſtime, qu'il avoit tort de prendre ſi fort à cœur une choſe que le Duc de Luxembourg avoit faite ſans deſſein, que toute la France eſtoit perſuadée de ſa bravoure, & qu'il

eſtoit preſt d'en compter à tout le monde, luy qui l'avoit veû tant de de fois dans l'occaſion. Milly lût cette lettre avec une joïe incroyable, dit à chacun que le Prince de Condé luy rendoit ſon honneur, & la fourant entre ſa coëffe de nuit & ſon bonnet, il ne ſouffrit point qu'on l'a luy oſtat juſques à ce qu'il eut rendu l'Eſprit.

Au reſte, j'ay oublié de dire une choſe, qui ariva au ſecours de Wordes, & qui fait voir combien il y a peu de diſtance quelquefois entre la victoire & la deffaite. Aprés la priſe du fort de Zuileſteim, un certain bruit s'eſtant répandu parmi les François qu'il y avoit encore un fort entre Wordes & l'armée, il parut une ſi grande conſternation parmi les Soldats que chacun démandoit pluſtoſt à s'en retourner qu'à paſſer plus avant; le Duc de Luxembourg ne ſachant pas trop luy méme ce qu'il devoit faire, prit con-

conseil des principaux Officiers de son Armée, & ceux-cy luy ayant temoigné qu'il ne falloit rien précipiter avant que d'estre seur de ce qu'on apprehendoit, le firent résoudre à envoyer reconnoistre. Le Duc de Luxembourg choisit pour cela une personne, que je nommerois bien, si je voulois, en qui il avoit beaucoup de confiance; mais qui ne repondit pas néanmoins à ce que chacun en attendoit, car ayant rencontré en chemin la Palme Lieutenant Colonel du Regiment Hollandois de la Marine que le Comte de Horne envoyoit au secours de Zuilesteim, ne sachant pas encore qu'il eut perdu & son fort & sa vie, il pleya lachement, & revint dire au Duc de Luxembourg que tout ce qu'on luy avoit dit estoit veritable; quil y avoit encore un autre Fort & qu'il ne pouvoit arriver à Wordes sans l'emporter auparavant. On ne sauroit croire la terreur qu'il re-

pandit dans les Troupes par cette nouvelle qui confirmoit ſi bien ce qu'on en avoit déja appris, le Duc de Luxembourg aſſembla le Conſeil de Guerre la deſſus, & chacun y eſtoit d'advis de ne rien hazarder davantage, à quoy le Duc de Luxembourg concluoit luy meſme ſachant bien qu'il en pouvoit rejeter toute la faute ſur le Marquis de Genlis pour luy avoir manqué de parole; mais comme on eſtoit ſur le point d'executer cette reſolution, deux Cavaliers que le Comte de la Mark avoit détachez pour ſavoir à quoy il tenoit que le ſecours n'entrat dans la ville, arriverent de Wordes, & remirent le calme dans les eſprits, par l'aſſeurance qu'ils donnerent que ce nouveau fort n'eſtoit qu'un fort imaginaire. Chacun n'en doutant plus aprés cela, on commença à parler mal de celuy qui avoit eſté envoyé pour reconnoiſtre, mais comme il avoit

la protection de Mr. de Luxembourg cela ne paſſa pas le Camp, & ce General n'eut garde d'en donner avis à la Cour, ce qui auroit fait caſſer cet Officier.

Mr. de Luxembourg n'en uſa pas de méme à legard de Mr. de Genlis qui fut éxilé, mais comme il s'excuſoit ſur ce qu'il luy avoit eſté impoſſible de raſſembler ſes Troupes dans ſi peu de temps que luy avoit donné Mr. de Luxembourg, ſon éxil ne dura pas longtemps, & il reſervit bientoſt aprés, comme ſi rien n'euſt eſté.

Mais paſſons ſoubs ſilence tant d'autres évenemens ou tantoſt la fortune fut favorable aux François & tantoſt leur fut contraire, diſons ſeulement que leur conduite fut ſi pitoiable, que quoy qu'ils fuſſent entrés en Campagne avec une Armée de ſix vingt mille hommes, & qu'ils n'en euſſent pas perdu deux mille, leurs forces eſtoient néanmoins

moins tellement ſeparées à cauſe de l'avidité qu'ils avoyent à conſerver leurs conqueſtes, que cela ouvroit le chemin aux Hollandois de reconquerir leur païs, pour peu de ſecours qu'ils euſſent tiré de leurs voiſins.

Entre ceux qui les animoient à faire quelque choſe de glorieux, les Eſpagnols ſe monſtroient les plus affectionés, non ſeulement par l'antipatie qu'ils ont naturellement contre les François, mais encore par les inſultes qu'ils en recevoyent tous les jours, car leurs Armées campoient indifferẽment ſur les terres d'Eſpagne & ſur celles des Hollandois, ceux qui les conduiſoient ne ſe mettant pas en peine de donner ſujet de plainte à une nation qu'ils eſtimoient foible & hors d'Eſtat de s'en reſſentir. M^r. le Prince d'Orange, qui par la mort de de With, que le peuple avoit ſacrifié comme luy imputant tous

les

les malheurs qui estoient survenus à l'Estat avoit esté élevé à une supreme grandeur, ne cherchoit de son costé qu'à soustenir par quelque grande action l'estime que les Peuples avoyent conceû de sa personne. Pour cet effet il pressoit le Comte de Monterei Gouverneur des Païs-bas Espagnols, de se déclarer; mais celuy cy reculoit toûjours en arriere, soit qu'il se defiat du succés, ou plustost parce qu'ils ne pouvoient convenir ensemble de quel costé ils porteroient leurs Armes, chacun desirant que ce fut de celuy qui leur estoit favorable; cependant comme il estoit de conséquence de ne pas perdre le temps, qui ne se recouvre jamais, & sur tout à la guerre où il ne faut qu'un seul moment pour tout changer, ils tomberent d'accord à la fin d'attaquer Charlesroy, ce qui estoit avantageux à l'un & à l'autre, parce que si les Espagnols se délivroient par

ce

ce moyen là d'une place qui donnoit entrée aux François dans leur païs les Holandois de leur coſté aſſeuroient leurs Frontieres qu'on ne pouvoit attaquer, s'ils ſe rendoient maiſtres une fois de cette place, parce que c'eſtoit là où les ennemis faiſoient tous leurs Magaſins, & aſſembloient tous leurs Convois. Par là auſſi ils pouvoient eſperer, que non ſeulement ils auroient plus de facilité doreſnavant de faire la guerre, mais méme que les François ſeroient obligés d'abandonner leurs Conqueſtes, parce que n'ayant plus le moien de faire le ſiege de Maſtricht, ſans quoy ils ne pouvoient eſperer vraiſemblablement de faire ſubſiſter tant de places, toutes ces places ſe perdroient d'elles meſmes, le païs n'eſtant pas ſuffiſant pour leur fournir tout ce qu'il leur falloit.

Les choſes eſtant concertées avec tant de prudence à ce qu'il ſem-

ſembloit, il ne reſtoit plus que de les executer avec ſageſſe, & c'eſt ce que fit Mr. le Prince d'Orange de ſon coſté, mais il y eut beaucoup à dire qu'il ne fut ſecondé des Eſpagnols comme il falloit & comme ils luy avoyent promis. Néanmoins, à ſon égard aprés avoir repandu le bruit dans ſon Armée qu'il en vouloit à Tongres & à Maſeik pour dégager Maſtricht, qui eſtoit bloqué par le moien de ces deux places au deſſus & au deſſous de la Meuſe (car quoy que Tongres ne ſoit pas ſur cette Riviere comme il n'en eſt pas beaucoup éloigné, il faiſoit le méme effet que s'il eut eſté deſſus) il obligea Montal Gouverneur de Charlesroy de ſe jetter dans Trongres, aprés quoy il marcha contre Charlesroy, qui eſtoit dénué de la preſence de ſon Gouverneur, & où d'aillieurs il y avoit une tres foible garniſon.

La ſurpriſe de la France fut extraor-

traordinaire a cette rencontre. Il lui ſembla que ce coup n'eſtoit point le coup d'eſſay d'un jeune Prince, qui ne pouvoit pas avoir encore beaucoup d'expérience, & que c'eſtoit au contraire celuy d'un Capitaine conſommé dans le métier. Cependant comme la perte de cette Place entraiſnoit pour elle d'eſtranges ſuittes, outre qu'elle donna ordre à toutes les Garniſons d'alententour de marcher au ſecours en diligence, tous les braves de la Cour prirent la poſte pour avoir leur part de la gloire, mais il n'eſtoit pas néceſſaire qu'ils ſe preſſaſſent ſi fort, tout le ſuccés de l'affaire, ne pouvoit conſiſter qu'en une diligence extraordinaire, qui devoit obliger les Eſpagnols qui eſtoient ſur les lieux à faire trouver toutes choſes preſtes pour le ſiege. Mais comme ils ſont lents naturellement, le Canon n'ariva que deux jours aprés que la place fut inveſtie, & ayant donné

le

le temps par là aux Troupes de s'aſſembler, & à Montal de ſe jetter dedans, il fallut lever le ſiege & remporter autant de honte de cette entrepriſe qu'il y avoit d'honneur à acquerir.

Cela fit voir des ce tems là, à Mr. le Prince d'Orange le peu de fonds, qu'il y avoit à faire ſur la parolle des Eſpagnols, qui ont continué depuis a faire toûjours la meſme choſe, car ne ſait on pas que dans tous les combats où ils ſe ſont trouvés, ils ont pluſtoſt apporté du deſordre que du ſecours, ne furent-ils pas trouvés à la Bataille de Senef pillant les bagages de leurs Alliés, & ne fut on pas obligé d'en faire pédre un aſſés bon nombre pour donner exemple aux autres. Mais où leur foibleſſe parut toute entiere ce fut dans les excuſes qu'ils firent à la Frãce immédiatement aprés le ſuccés malheureux du ſiege de Charleroy, car non ſeulement le Conſeil d'Eſpagne

pagne deſavoüa le Comte de Monterey, mais offrit meſme de le deſtituer de ſon gouvernement pour appaiſer la France, qui faiſoit grand bruit de ce qu'il avoit ainſi oſé prendre les Armes. Cependant elle ne vouloit pas que les Eſpagnols ſongeaſſent à repouſſer la force par la force, ce qui leur eſt néanmoins bien inutile y ayant une telle malédiction ſur eux, qu'il ſemble qu'ils portent malheur à ceux qui prennent leur parti.

Dans le temps que tout cecy ſe paſſoit, M^r. de Brandebourg eſtoit à la teſte de ſon Armée forte de vingt cinq mille hommes, attendant toûjours que l'Empereur mit la ſienne en Campagne, ce qu'on tenoit pour tout aſſuré, aprés en avoir pris ſi ſolemnellement la réſolution dans le Pelerinage de Marienzel, mais il fut fort ſurpris d'apprendre que ce Prince avoit changé de ſentiment, prévenu des fortes Allarmes

mes que luy avoient donné les Jesuites qui n'avoient, comme j'ay déja dit, que trop de pouvoir sur son esprit. Cela l'obligea donc à songer de son costé à s'accommoder avec la France dont les forces estant superieures aux siennes, il ne pouvoit vray semblablement se flatter d'un heureux succés tant que ceux qui l'avoit excité le plus puissament à prendre les armes luy tourneroient ainsi le dos, car quoy qu'il y eut esté sollicité d'abord par les Hollandois, la Maison d'Autriche s'estoit jointe tellement à leurs sollicitations, qu'on eut dit qu'il s'agissoit plustost de ses interests que de l'interest de ses voisins; ce qui donnoit cependant un grand sujet d'admiration à ceux qui faisoient reflection sur les choses passées & sur les choses presentes: car ils estoient tout étonnez de voir qu'une Nation qui en avoit tant haï une autre qu'elle en avoit fait assassiner

les

les chefs par pluſieurs fois, fut ſi fort changée, qu'elle allat mandier elle méme du ſecours dans les Cours des Princes en faveur de ceux qu'elle avoit taché d'opprimer par toutes ſortes de voiés, mais s'ils avoient lieu d'eſtre étonnés en ce temps là, ils auroient encore bien plus de lieu d'eſtre étonnés maintenant en voyant, ce qui ſe paſſe, car pour peu de reflection qu'on veuille faire ſur la conduite des Eſpagnols, n'eſt ce pas une choſe ſurprenante qu'ils ſoient obligés d'avoir recours aujourdhuy à ces meſmes Hollandois à qui ils ont ſervi ſi ſouvent de boureaux, & qu'aprés avoir taché, tant de fois inutilement de les exterminer, ils ſoient contraints, d'avoüer à preſent qu'ils ne ſubſiſtent plus que par leur ſecours, en effet il ny a perſonne aſſés aveuglé pour ne pas voir que c'eſt aux Hollandois à qui eſt du aujourd'huy le ſalut de la Flandres, & que ſans eux

il

il y auroit déja longtemps que les François s'en seroient rendus Maistres.

L'accommondement du Marquis de Brandebourg avec la France ne fut par des plus difficiles à faire, car comme la France ne demandoit rien sinon qu'on ne se meslat pas des affaires des Holandois, elle donna ordre à Mr. de Turene qui pressoit un peu le Brandebourg de le laisser en repos, à condition comme il s'y offroit de demeurer neutre pendant la guerre, pourveû qu'on luy rendit les places que la France lui tenoit dans la Duché de Clevés, comme Wésel & qu'elques autres de moindre importance, cet accommodement fait à ces conditions Mr. de Brandebourg se retira dans ses Etats, & Mr. de Turene en deça du Rhin.

il sembloit par là que toute sorte de secours fut interdit aux Holandois, mais, comme il arrive souvent

que des choſes produiſent des efets tout contraires à ceux pourquoy on les a faites, de méme arriva t'il que ce qui devoit haſter la perte des Provinces Unies fut ce qui haſta leur ſalut, car la France, pour ſe mettre à couvert à l'advenir de ſemblables entrepriſes ne garda plus de meſures avec aucun Prince de l'Empire, elle s'empara de Treves & de Rom & quoy que l'Electeur de Cologne eut ſemblé conſentir à l'invaſion de cette derniere place, on ſavoit néanmoins quil y avoit eſté forcé, & que ſi l'Eveſque de Strasbourg n'eut pas eu tãt de pouvoir ſur ſon eſprit, il eut pris peut eſtre des reſolutions plus dignes de ſa naiſſance, & plus conformes à ſes interets; quoy qu'il en ſoit tous les Princes de l'empire s'excitérent les uns les autres à ne pas ſouffrir que la France empiétat d'avantage ſur leur liberté, il ny eut que Mademoiſelle de Savoie, dont j'ay parlé

cy

cy devant, qui avoit épouzé le Duc de Bavieres qui ayant un grand pouvoir ſur l'Eſprit de ſon mari & qui ſe reſſouvenant encore de l'amitié que le Roy de France luy avoit témoignée autresfois, fut bien aiſe de luy donner des marques de ſa reconnoiſſance en cette rencontre, car elle empécha que la Bavieres n'entrat dans la ligue qui ſe formoit contre la France, ſous condition toutesfois que Mr. le Dauphin épouzeroit ſa fille.

Cette ligue fit changer de face aux affaires des François, l'Empereur preſſé par tant de Princes ſe fit chef de cette ligue, & comme le Brandebourg n'avoit fait ſon traitté qu'à cauſe qu'il ſe voyoit abandonné de tout le monde, il ne vit pas pluſtôt que tout le monde entroit ainſi en lice contre la France qu'il reſolut auſſi d'y entrer.

Un des premiers objets des armes de cette ligue, fut le ſiege de Bonn, par la conqueſte de qui on

delivra non ſeulement l'Allemagne de l'eſclavage François, mais encore les Villes que cette Couronne avoit conquiſes ſur la Hollande la Campagne précedente, car comme elles recevoient par là des munitiõs de guerre & de bouche, & qu'elles n'en pouvoient avoir par la Meuſe ou les Eſpagnols tenoient Charlesmont & Namur, il fallut ſonger à les abandonner, & meſme avant que l'Armée des Alliés qui eſtoit nombreuſe ne s'emparat des paſſages pour empécher le retour des Garniſons, Mr. de Luxembourg qui eſtoit le plus avant dans le païs où il s'eſtoit s'ignalé par des cruautés inouïes ſur tout à la priſe de Suammerdam & de Bodegrave, fut le premier qui receut les ordres de ſe retirer, il y obeït promptement ſachant bien qu'eſtant auſſi haï des Peuples qu'il l'eſtoit, il ne fairoit pas ſeur pour luy de demeurer là; ſi la fortune eſtoit une fois contraire à

la France, mais Mr. le Maréchal de Bellefonds s'eſtant montré un peu plus retif, parce qu'il s'imaginoit que ce commandement n'eſtoit pas conforme aux intereſts du Roy, merita d'eſtre exilé pour vouloir penetrer plus avant qu'on ne vouloit.

Ces heureux ſuccés furent balancés par la perte que les Alliés firent de la Ville de Maſtricht & de là Franche Comté, Province, appartenant aux Eſpagnols qui eſtoient auſſi entrés dans la ligue, mais qui ne l'avoient gueres rendue plus forte pour cela, car ils n'avoient n'y forces ny diſcipline & cependant leur vanité alloit juſques à vouloir qu'on les eſtimat l'âme du parti, mais ſi cela euſt eſté, c'eut été un parti qui eût eu l'ame ſur les levres & tout preſt à expirer.

Je ne raporteray point, comme j'ay déja dit, tous les differens ſuccés de la guerre, car outre que ce

ſeroit m'engager dans un travail dõt j'aurois peur de ne pas ſortir à mon honneur par les raiſons que j'ay deduites cy devant, qu'eſt ce que cela ſerviroit à cet ouvrage, dont le but n'eſt que de faire voir les entrepriſes & la mauvaiſe foy de la France depuis qu'elle aſpire à la Monarchie Univerſelle, je diray cependant en paſſant que ſi elle à eu plus de bonheur que de malheur pendant tout le cours de cette guerre, c'eſt que notre Union, étoit une Union mal unie, chaque Prince ayant ſes intereſts particuliers en recommandation & ſe ſouciant fort peu de l'intereſt commun.

En effet ſi l'on en eut voulu croire le feu Duc de Lorraine, qui eſtoit ſans doute un grand Capitaine, mais malheureux, on n'auroit ny perdu la Comté, ny eu tous les malheurs qui arrivent dans la ſuite: car au lieu de venir faire la guerre en Alſace comme on vint, il falloit ſelon ſon

avis

avis s'acheminer droit en Lorraine ou toute la Nobleſſe l'attendoit preſte à monter à cheval pour ſon ſervice, paſſer de là en Comté, y eſtablir le ſiege de la guerre, & porter la terreur de ſes armes dans le cœur de la France, où l'on auroit fait des courſes quand on auroit voulu. On auroit obligé par là les ennemis à tenir un grand corps dans la Duché de Bourgogne, & ils ſe ſeroient mangés eux meſmes, au lieu qu'ils mangérent les Alliés qui furent obligés, comme on dit, à Mettre la Nappe: l'Empereur ayant voulu de ſon authorité, qu'on portat la guerre en Alſace, car par les meſmes raiſons peut-eſtre que l'on devine bien & qu'il n'eſt pas néceſſaire de rapporter icy, qui portoient le Duc de Lorraine à deſirer, qu'on vint faire la guerre en ſon païs. L'Empereur ſouhaitoit, qu'on conquit l'Alſace qui étoit un fief de la Maiſon d'Auſtriche, qui

avoit eſté cedé à la France par la Paix de Munſter. Quoy qu'il en ſoit l'experience fit voir que quelque veüe qu'eut eû en cela le Duc de Lorraine, il avoit toûjours raiſonné en grand Capitaine, au lieu que l'Empereur n'avoit raiſonné ny en Capitaine ny en Politique, car du moins en portant la guerre d'un autre coſté il devoit eſtre aſſuré par où il ſecourroit la Comté en cas qu'elle vint à eſtre attaquée, mais il y avoit ſi peu preveu, que quand l'Armée de France s'y fut renduë, on commença à faire des négociations avec les Suiſſes auprés de qui n'employant que des paroles pour les toucher au lieu des autres moiens auſquels on ſait qu'ils ſe rendent, ils ne voulurent jamais ouvrir les paſſages, faiſant voir en cela autant de Beſtiſe, ſi cela ſe peut dire ainſi, que d'Intereſt.

La perte de cette belle Province entraiſna aprés ſoy des ſuittes ex-

extremement faſcheuſes, car le Duc de Lorraine qui voyoit que toute eſperance luy eſtoit interdite par là de rentrer jamais dans ſon païs, ſe detacha entierement du parti, j'entends d'inclination, car pour l'apparence il y demeura toûjours, ne ſachant peut-eſtre où aller pour eſtre mieux, & certes je rapporteray la deſſus des choſes que tout le monde ne ſait peut-eſtre pas auſſi bien que moy. En effet il y en à beaucoup qui ignorent qu'aprés la priſe de la Comte, le Duc de Lorraine envoya à la Cour un Gentilhomme qui avoit eſté autres fois ſon Page, & qui s'appelloit ce me ſemble Cevillette, pour offrir d'abandonner le parti ſi l'on vouloit luy permettre de ſe retirer où en France ou en Lorraine, pendant que la guerre dureroit, luy donner des appointemens convenables à un Prince de ſa naiſſance, & le remettre en poſſeſſion de ſon païs, la

paix arrivant aux conditions qui avoient eſté propoſées longtemps avant la guerre, dont il ſeroit ſuperflu de parler icy, parce que cela ne regarde point mon ſujet.

Au reſte quoy que toutes ces conditions ne pluſſent aucunement à la France, elle ne laiſſa pas d'écouter l'Envoié ſecret du Duc de Lorraine, comme ſi elle eut eu de l'inclination à favoriſer ſon Maiſtre, elle luy repondit qu'elle eſtoit ravie de voir que le Duc rentraſt dans ſes veritables intereſt, mais que pour de certaines conſiderations, il luy eſtoit impoſſible quant à préſent d'écouter ſes offres, premierement, parce qu'elle avoit ſoin de ſon honneur à qui ſes envieux ne manqueroient jamais de vouloir donner quelque atteinte, ſi au plus fort de la guerre comme on eſtoit alors, il eſtoit le ſeul à regarder ce qui ſe paſſeroit dans l'Europe. Neanmoins ſi ſon intention eſtoit veritable-

ment

ment de s'attacher à la France, qu'il commençat à retirer ſon fils le Duc de Waudemont des mains des Eſpagnols, aprés quoy on conviendroit bientoſt des penſions qu'il demandoit, & d'un équivalent pour la Duché de Lorraine, ou des conditions pour le remettre dans ſes états. Or on ne vouloit ny rompre tout à fait avec luy en s'éloignant de ſes propoſitions qui eſtoient tout à fait ridicules, veû l'Eſtat où eſtoient alors les choſes, ny auſſi entierement le rebuter, car en le rebutant on s'en faiſoit un ennemi irreconciliable, ce qui n'eſtoit pas de la Politique, parce qu'on ne ſavoit pas de quelle maniere les choſes pouvoient tourner, & en s'accommodant, on ſe faiſoit un notable préjudice par pluſieurs raiſons, la premiere, parce que s'il eſtoit une fois retiré en France, c'eſtoit un eſprit capable d'éxciter les Peuples à la ſedition & de ſe

mettre à leur teſte, ce qui eſtoit plus à craindre pour la Cour, que tout ce qui pouvoit arriver d'ailleurs. La ſeconde, parce qu'on pretendoit pouvoir enttetenir commerce avec luy, & decouvrir par ſon moyen tout ce qui ſe paſſeroit dans l'Armée des Aliés, & enfin, parce qu'eſtant ſuſpect comme il l'eſtoit déja dans ſon parti où il ne trouvoit rien de bien fait, principalement depuis la perte de la Comté, il y entretenoit de deffiances & des jalouſies entre les Princes, à qui il ne ceſſoit de remonſtrer, que la guerre ne ſe faiſoit point pour eux mais pour l'Empereur, qu'il ne parloit point pour ſes intereſts, quoy que ce qui luy eſtoit arrivé fuſt aſſés ſuffiſant pour les rendre ſages à ſes deſpens, mais qu'ils conſideraſſent ſeulement de qu'elle maniere eſtoit traitté l'Electeur Palatin, qui croyant éloigner la guerre de ſon païs

avoit

avoit quité l'Alliance de la France pour entrer dans leur Union, qu'il eſtoit mangé des uns & des autres, perſecuté de la Garniſon de Philisbourg, ſans avoir pu obliger juſques là, l'Empereur à y mettre le ſiege, quoy que ce fut une des conditions de ſon traité, & cela parce que l'Empereur eſtoit obligé par le méme traité à remetre cette place à l'Eveſque de Spire à qui elle appartenoit, devant que d'eſtre à la France, qu'autant leur en pendoit devant les yeux, ſi tout de meſme que l'Empereur n'agiſſoit que pour ſes intéreſts, ils ne ſongeoint de leur coſté à faire leurs affaires qu'en tout cas une bonne paix valloit mieux qu'une guerre dont tout le profit devoit tomber ſur un ſeul, & toute perte ſur les autres.

Comme la France ſavoit donc bien ce que ſon mécontentement eſtoit capable de produire, elle ne voulut rien conclurre avec luy, &

l'entretint cependant de belles eſperances. A quelque temps de là l'affaire de Treves arriva, je veux parler de la déroute du Maréchal de Créqui, qui mettoit les affaires des Alliés à un ſi haut point, qu'il ſembloit qu'ils devoient pénétrer juſques au cœur de la France, mais celuy qui leur avoit fait le mal, y apporta bientoſt le remede, j'entends le Duc de Lorraine, car aprés avoir gaigné la Bataille, & dit devant tout le monde, que c'eſtoit à ce coup qu'il vouloit aller juſques à Paris, un ſecret entremetteur de France qui reſidoit dans Treves, pour eſtre plus à portée de luy, introduit auprés de luy par Cueillette, qui ne faiſoit que d'eſtre délivré des mains des François, dont il avoit eſté priſonnier ou par hazard ou de deſſein formé, rabattit toutes ces belles réſolutions avec des lettres de change de deux cent mille écus qui furent païés à Hambourg, & que

le

le Duc de Lorraine laiſſa entre les mains d'un Marchand, parce qu'il n'eſtoit pas d'humeur à ne pas faire profiter ſon argent, & c'eſt ce qui fit dire ſi hautement à Mr. de Louvois en preſence de toute la Cour, que ſi les Alliés avoient remporté une grande victoire, ils n'en tireroient pas tant de fruit qu'on avoit apprehendé, parce qu'au lieu de s'avancer en France ils retourneroient au ſiege de Treves & de là dans leurs quartiers, en effet ce fut là le prétexte que prit le Duc de Lorraine, diſant qu'il n'eſtoit pas de bon ſens de s'engager ſi avant dans un païs & de laiſſer de ſi bonnes places derriere ſoy, que le but de leur Union n'eſtoit que de delivrer l'Allemagne d'Eſclavage ce qu'ils ne pouvoient mieux faire qu'en chaſſant les François d'une ville qui eſtoit non ſeulement conſiderable par ſa ſituation, mais encore pour eſtre le ſejour ordinaire

d'un

d'un des premiers Electeurs de l'Empire.

La nouvelle qui ſurvint à un jour ou deux de là, que le Maréchal de Créqui s'eſtoit jetté dans Treves luy troizieſme acheva de donner couleur à ſes deſſeins, il remonſtra à ceux qui n'eſtoient pas de ſon ſentiment que la préſence d'un tel homme n'eſtoit pas à mépriſer, qui outre qu'il ſavoit parfaitement le metier de la guerre, alloit encore eſtre animé par le deſeſpoir de ce qui luy eſtoit arrivé, en effet il ſe battit en vray deſeſperé, & ſi un nommé Boisjourdan, Capitaine d'Infanterie n'eut pas traité ſecret tement avec les Aſſiegeans de leur remettre la place à de certaines conditions; à quoy beaucoup d'autres s'accorderent auſſi ou a ce Maréchal ſe ſeroit fait tuer ſur la breſche, où il auroit fait voir dequoy un brave homme eſt capable animé par un grand deſeſpoir. Mais com-

comme il eſtoit allé ſur le rempart pour exciter chacun à faire ſon devoir, Boisjourdan eut l'inſolence de luy dire que c'eſtoit en vain qu'il les animoit à une deffenſe plus temeraire que raiſonnable, que chacun savoit bien ce qui le faiſoit agir, que c'eſtoit le deſeſpoir d'avoir eſté battu, mais que comme ils n'en eſtoient pas cauſe s'eſtoit à luy à s'en tirer comme il pouvoit, ſans les vouloir envelopper dans ſon malheur, que la ville ne valoit rien d'elle meſme, que les murailles d'ailleurs en eſtoient abbatuës par le Canon, l'ennemi logé juſques dans le foſſé & tout preſt enfin à la prendre d'aſſault s'ils n'y avoient remedié en tems & lieu, que comme ils avoient bien cru que pour les raiſons qu'il luy avoit touchées il ne voudroit jamais entendre parler de compoſition ils avoient eu ſoin de la faire ſans luy, & qu'il l'avoit dans la poche que s'eſtoit donc à luy à ſe con-

conformer à une choſe qui outre qu'elle eſtoit déja faite avoit eſté faite encore avec raiſon.

Jamais on n'avoit peut-eſtre oüy parler d'une pareille affaire, en effet il eſtoit bien extraordinaire de voir qu'un ſimple Capitaine d'Infanterie eut ainſi traité de la redition d'une place au préjudice d'un Maréchal de France, qui eſtoit dedans & de tant d'autres Officiers qui luy eſtoient ſuperieurs, auſſi le Maréchal de Crequi ſe ſentant d'autant plus ému que la choſe luy paroiſſoit nouvelle mit l'épée à la main des le commencement de ſon diſcours, & comme il alloit à luy pour le tuer, un Soldat qui eſtoit en ſentinelle l'arreſta tout court, en faiſant mine de vouloir tirer ſur luy. Ce qui fut cauſe que le Maréchal de Créqui quita Boisjourdan, & fut paſſer ſon épée tout au travers du corps du Soldat, aprés cela il recourut apres luy, mais celuy cy voy-

voyant qu'il avoit affaire à un ſi rude joüeur ſauta dans le Foſſé par la Breſche, & s'eſtant voulu ſauver parmi les Imperiaux, comme il vit qu'ils le mépriſoient comme un homme indigne, apres ce qu'il avoit fait de demeurer parmi ce me ſemble d'honneſtes gens, il voulut paſſer dans le fonds de l'Allemagne, mais eſtant reconnu, ce me ſemble à Thionville, & conduit delà à Mets il y eut le col coupé par ſentence du Conſeil de Guerre, ſupplice bien doux pour un crime auſſi grand que le ſien.

Cependant l'ennemi qui eſtoit aux portes, n'eut garde de manquer une occaſion ſi favorable de ſe rendre maiſtre de la ville, il y entra auſſitoſt & à peine, le Maréchal de Créqui eut il le temps de ſe ſauver dãs l'Egliſe qui eſtoit aſſés bonne, & où il pretendoit faire encore quelque reſiſtance. On le ſomma là, de ſigner la compoſition que Boisjour-

jourdan avoit faite, car les Aliés vouloient s'y tenir, c'eſt pourquoy ils avoient donné ordre qu'on ne fit aucun tort ny à la garniſon ny aux habitans, mais le Marechal ne voulant pas qu'on luy imputat à l'advenir une affaire ſi honteuſe, refuſa de le faire, & cependant convint avec Saveuſe Colonel de Cavallerie, qui s'eſtoit ſauvé avec luy aprés la deffaite & qui avoit depuis ſuivi ſa fortune, qu'il ſigneroit la capitulation, afin qu'ayant ſa liberté il put s'en aller à la Cour pour rendre compte de ſes actions, car il eſtoit grandement en peine comment on y recevroit ce qui luy eſtoit arrivé depuis peu de temps, ſaveuſe qui eſtoit entierement devoüé au Marechal ne manqua pas d'executer ſes ordres, pendant que luy de ſon coſté tachoit d'obtenir une compoſition honeſte, mais comme le poſte où il eſtoit n'eſtoit pas tenable, il fut obligé de ſe rendre à diſcretion.

Ces

Ces heureux évenemens pour les Aliés avec ce qui leur eſtoit arrivé d'avantageux en Catalogne oú les François avoient eſté deffaits à plate couture, aprés avoir donné un Combat ſans ordre & ſans diſcipline, devoient eſtre ſuivis de pluſieurs autres grands ſuccés; ſi Mr. de Lorraine comme j'ay déja dit n'eut eſté prévenu de jalouſie, & n'en eut point prévenu les autres. Ainſi au lieu d'en retirer l'advantage qu'on eut du vraiſemblablement eſperer, on avoit le chagrin de voir que tout cela ne tournoit qu'en fumée, au lieu que l'ennemi profitant adroitement de nos diſcordes, faiſoit tous lesjours de nouvelles conqueſtes, dont la perte retomboit cependant toûjours ſur l'Eſpagne, parce que c'eſtoit de ce coſté là qu'elle faiſoit ſes principales entrepriſes.

Mais pour achever d'abbatre cette Couronne, la ville de Meſ-

ſine

ſine Capitale du Royaume de Sicile, ſe revolte contr'elle, portée à cela par des exactions épouvantables que faiſoient les Vicerois, dont les amis avoyent toûjours empéché adroitement les plaintes que les Peuples faiſoient contr'eux ne parvinſſent juſques aux oreilles du Souverain, car enfin c'eſt une coûtume eſtablie entre les grands d'Eſpagne de ſe ſoutenir les uns les autres, tellement que quoy qu'il y aille du ſalut de l'Eſtat, tout cela eſt à conſiderer pour rien, des le moment qu'il y va de leur intereſt, & c'eſt ce qui fait aujourdhuy que quoy que cette Couronne poſſede encore tant de riches états & des païs de ſi grande étenduë, elle eſt plus pauvre néanmoins qu'un petit Prince qui ne poſſederoit que la centieſme partie de ce qu'elle poſſede. En effet ſans aller plus loin qu'eſt ce que la Holande en comparaiſon de toutes les Eſpagnes, des

Ro-

Royaumes de Naples, Sicile, Sardaigne, l'Eſtat de Milan, & tant d'autres que je n'aurois jamais fait ſi je voulois tous les ſpecifier. Cependant que ne fait point aujourdhuy la Holande, & n'eſt ce pas elle qui ſauveroit aujourdhuy toute l'Europe, ſi elle vouloit employer de concert toutes ſes forces. Mais pour revenir à Meſſine ſa revolte attira non ſeulement une nouvelle guerre de ce coſté là par la protection que la France donna à cette ville, mais jetta encore beaucoup de deſordre dans les affaires des Eſpagnols qui furent obligés, pour courir au plus preſſé, de retirer leurs troupes de Catalogne & de les envoyer en Italie; par ce moien les François ſe trouvant les maiſtres en Catalogne, reprirent Bellegarde qu'ils avoyent perdu, pillerent tous le païs depuis les Pirenées juſques au de là de Gironne, & s'ils euſſent eu deſſein de s'en rendre maiſtres auſſi bien que de beau-

beaucoup d'autres places, il y avoit grande apparence que rien ne les en eut pu empécher, mais ne voulant point s'établir au delà de ces hautes Montagnes que la nature ſemble avoir miſe pour la ſéparation des deux Royaumes, ils ſe contenterent du butin qu'ils avoyent fait, & laiſſerent r'engraiſſer les peuples tous les hivers afin de les aller degraiſſer à chaque printemps.

Quoy que la guerre de Meſſine ait eſté d'une grande ſuitte, je me donnerois bien de garde d'aller chercher un ſujet à cet ouvrage au de là des Mers, ſi ce n'eſt qu'en méme temp j'y trouveray une belle matiere pour prouver la mauvaiſe foy des François. Ils y envoierent d'abord le Marquis de Vallavoir, Gentilhomme de Provence, non pas en qualité de Viceroy, mais avec un commandement égal, tellement qu'ils ne luy en manquoit que le nom, il ſe conduiſit dans la charge pendant dixhuit mois où

environ, avec grande ſatisfaction des Peuples, à qui il fit delivrer gratis à ſon arrivée une quãtité de bléd qu'on avoit amené de France, & dont le Meſſinois ne pouvoient, avoir plus de beſoin, car il y avoit déja long-temps qu'ils mangeoient juſqu'aux Chevaux, aux Rats, & aux Souris, & autres animaux immondes leurs meilleurs repas n'étant que de ces ſortes de choſe avec quelque peu de mechantes herbes, encore quand ils en pouvoient trouver mais au bout de ce temps là Vallavoir ayant eu bruit avec l'Intendant, parce qu'ils vouloient tous deux voler ſans ſe faire part l'un à l'autre, fut révoqué, & le Duc de Vivonne Envoyé à ſa place, qui porta en ce païs là un plus grand nom, mais une moindre ſuffiſance. Il y vint avec la qualité de Viceroy, ce qui plut d'autant plus au Peuple, qu'il croyoit que cela obligeroit la France à faire qu'elque choſe

de plus qu'elle n'avoit fait juſques là pour dégager une ville ſi conſiderable qui eſtoit encore blocquée de ſi prés qu'elle ne recevoit d'autre ſecours pour vivre que celuy qui luy venoit de France.

Dabord que le Duc fut dans la ville, il ſe démit de toute ſon authorité entre les mains de ſon Secretaire, prit ſoin de faire faire proviſion de toutes ſortes de bons Vins, s'enquit où eſtoient les plus belles Courtiſanes, fit faire un Fauteüil & une Chaiſe à Porteurs pour dormir commodement dedans, & enfin n'oublia rien pour ne pas perdre en ce païs là l'embon point qu'il y avoit apporté, Au commencement qu'il ſortit dans les ruës chacun ſe loüa de ſa civilité, parce qu'on remarquoit que de temps en temps il baiſſoit la teſte & la rélevoit comme un homme qui veut ſaluër quelqu'un, mais à la fin une perſonne ayant remarqué que c'eſtoit qu'il dor-

dormoit & l'ayant fait remarquer aux autres on n'eut plus tant d'empreſſement de ſe mettre ſur ſon chemin pour le voir paſſer, ce qui luy fut fort commode, parce qu'il eſtoit bien aiſe qu'on ne ſeut pas toûjours où il alloit.

Nonobſtant les raffraichiſſemens que Meſſine recevoit de temps en temps de la France, il eſt impoſſible de dire en qu'elle miſere il eſtoit reduit. Il n'y avoit qu'à donner du pain pour avoir les plus riches meubles de la ville, les Maris y proſtituoient leurs Femmes, les Peres leurs Filles, les Freres leurs Soeurs, & il n'y avoit point juſques aux Superieures des Couvens qui ne tachaſſent de ſubſiſter par l'intrigue de quelque jolie Religieuſe; mais la haine que les habitans avoient conceüe des Eſpagnols eſtoit ſi fort imprimée dans leur eſprit, que tout languiſſans & tout mourans qu'ils

eſtoient ils aimoient encore mieux leurs Miſeres que de retomber ſous leur domination, ils ſe laiſſoient donc amuſer par l'Eſperance frivolle que leur donnoit de temps en temps le Viceroy, qu'il alloit bientoſt ouvrir les paſſages, mais c'eſtoit à d'autres paſſages qu'il ſongeoit, qui cependant l'avoient ſi fort maltraité qu'il en eſtoit ſur la litiere.

Les Officiers, à l'exemple de leur chef, ne menoient pas une vie plus glorieuſe, le Chevalier Duc, Genéral de la Cavallerie avoit fait bonne proviſion de ces ſortes de paſſages & quoy qu'il eut plus de cinquante cinq ans il ne luy en falloit pas moins de quatre, tant il avoit peur d'en manquer. Pour le Commandant de l'Infanterie, comme il avoit apporté de France non pas un preſervatif contre toutes ſortes de mal, mais un mal pire que tous les maux d'Italie, il en prenoit par tout où il en pouvoit trouver,

ver, ſachant bien qu'il ne luy en pouvoit arriver pis.

Les Officiers de Mer ſuivoient l'éxemple des Officiers de Terre, & s'ils viſitoient leurs Vaiſſeaux, ce n'eſtoit que pour y mener des Femmes perdues, il eſtoit impoſſible cependant que la France n'eut connoiſſance de ces ſortes de deſordres, mais le Duc de Wivonne luy tenoit par des liens ſi doux qu'aprés avoir fait la faute de l'envoyer à Meſſine pour Viceroy, elle aimoit mieux que Meſſine perit que de revoquer ce Sardanapale.

Cependant la guerre qui s'échauffoit tous les jours de plus en plus en Flandres & en Allemagne, avoit tellement eſté favorable à la France, que les Anglois qui avoient fait la paix des la ſeconde Campagne avec les Hollandois, demanderent au Roy d'Angleterre, le Parlement eſtant aſſemblé, qu'il fit revenir les Troupes Angloiſes qui

eſtoient au ſervice de la Couronne de France. Le Roy d'Angleterre qui eſtoit ami de la France & méme un peu plus qu'il n'eut eſté à déſirer pour l'intereſt de toute l'Europe, fit ce qu'il put pour parer ce coup, mais voyant que loin d'en venir about, le Parlement adjoutoit à cette demande qu'il eut encore à declarer la guerre à cette Couronne, ſi elle n'abandonnoit la protection de Meſſine, qui eſtoit un obſtacle à la paix dont on parloit depuis longtemps, il fut obligé de mander au Roy de France de faire l'un & l'autre, s'il vouloit qu'ils demeuraſſent toûjours bons amis. Ce fut un coup de foudre à la France que cette nouvelle, mais comme il falloit, s'il faut ainſi dire, obeïr ou ſe reſoudre à la guerre avec l'Angleterre, elle commança à faire paroiſtre le choix à quoy elle ſe déterminoit en congédiant déja les Anglois qui eſtoient à ſon ſervice,

mais

mais c'eſt icy où ſa mauvaiſe foy parut dans toute ſon étendue, & dont je ne ſai point la raiſon pourquoy l'Angleterre n'en a pas témoigne ſon reſſentiment. On ſaura donc que les Anglois eſtant congediés, au lieu de les faire aller á Dunquerque ou à Calais pour les faire paſſer de là à Douvres, comme c'eſtoit le droit chemin, on leur fit prendre par la Bourgone, par le Lionnois, & enſuite par les Provinces qui conduiſent aux ports de Guienne, afin d'avoir le temps de débaucher les Officiers & les Soldats, en effet les Soldats qui s'eſtoient accouſtumez au vin depuis qu'ils eſtoient en France, & qui ſe voyoient dans un païs ou on ne l'épargne gueres plus que l'eau, ne voulurent pas paſſer la Mer pour aller boire de la biere, & prirét parti avec des Capitaines de l'Armée de Catalogne qu'on leur apoſta exprés; pour ce qui eſt des Officiers,

on debaucha pareillement tous ceux qui n'avoyent rien à perdre dans leur païs, & on les remplaça en méme temps dans le Regiment de Fuſtemberg qui eſtoit en garniſon à Perpignan. Ainſi quand les Anglois arriverent au lieu ou ils devoient s'embarquer, ils n'eſtoient pas la dixieſme partie de ce qu'ils devoyent eſtre, ſi la France y avoit eſté de bonne foy. Mais voyons ſi elle en aura d'avantage avec ceux de Meſſine.

Comme c'eſtoit une neceſſité pour elle, ainſi que je viens de dire, ou de l'abandonner ou de ſe brouiller avec l'Angleterre, elle avoit pris le premier parti, mais elle étoit bien empéchée. Cependant comment en venir à bout ſans le donner à connoiſtre aux Meſſinois qui n'euſſent pas manqué, s'ils l'euſſent ſu, de renouveller les Veſpres Siciliennes. Pour leur en oſter la connoiſſance, elle commença donc à faire

courir

courir le bruit qu'elle vouloit envoyer un autre homme que Mr. de Vivone en ce païs lá, ſi bien qu'un Marchand l'ayant ouy dire à Rome, l'ayant rapporté à Meſſine, fut mis en priſon par l'ordre du Viceroy, à qui ces ſortes de nouvelles ne plaiſoient nullement, mais le malheur du Marchand ayant encore plus divulgué la choſe, chacun fut bien toſt abbreuvé qu'il venoit un nouveau Viceroy, & méme que c'eſtoit le Duc de la Feüillade.

Certainement quoy que je blame icy la France de ſa diſſimulation, je ne m'empecheray pas de loüer ce nouveau General qui agit avec tant d'ordre & de ſageſſe à ſon arivée, que perſonne n'entra en defiance de ce qu'il l'amenoit, & méme je puis dire qu'on n'en eut aucun ſoupçon, juſques à ce qu'il fut tout preſt de faire voile. Avant que d'arriver à Meſſine il moüilla à Augouſte, ou la Villedieu qui avoit

eſté Capitaine aux Gardes eſtoit Gouverneur, & ne l'ayant point trouvé chez luy parce qu'il faiſoit comme les autres l'amour a une Religieuſe, il ſe fit donner un de ſes chevaux, fit le tour des ramparts, ordonna de nouvelles Fortifications, & donna enfin ſes ordres en homme qui ſavoit faire autre choſe que boire, manger, & dormir; enſuite ſans s'arreſter un moment, il remonta ſur ſon Vaiſſeau, & ayant continué ſa route il aborda à la rade Meſſine, où les jurats ſe rendirent dans une barque pour le recevoir avec la paix, le Duc de Vivonne vint auſſi au devant de lui juſques ſur le port, où il luy ceda la droite comme n'ayant plus d'authorité dans le païs, en effet deſqu'il eut diſné avec luy, il monta ſur un Vaiſſeau fit voile en Provence, & tacha enſuite de gaigner Lion pour ſe faire guerir d'une maladie qui commençoit à l'incommoder beaucoup. Le

Le Duc de la Feüillade aprés s'estre entretenu avec les Jurats s'en fut sur le port où il avoit mandé les Capitaines des Galeres, & leur ayant demandé si elles estoient prestes pour mettre en Mer, comme ils luy eurent repondu que non, ils leur demanda à quoy il tenoit & quand il les pouvoient tenir prestes, ils luy dirent que cela leur estoit impossible avant un mois, surquoy le Duc de la Feüillade, qui savoit leur petite vie leur fit une reprimende si severe, qu'ils virent bien qu'ils avoient afaire à un autre homme qu'à Mr. de Vivonne, il leur dit qu'ils fissent comme bon leur sembleroit, mais que s'ils n'estoient prests dans huit jours, il mettroit la Chiourme sur ses Vaisseaux, & leur laisseroit faire l'amour tant qu'ils voudroient, cependant pour couvrir ce grãd empressement de quelque dessein considerable, il fit faire le plan de toutes les villes

voiſines qui appartenoient aux ennemis, comme de Sarragouſſe, Melaſſe, & Palerme, & Sema, le bruit qu'il marcheroit bien toſt pour les reduire.

Cependant il jura ſur le Sts. Evangiles au nom du Roy ſon maiſtre de proteger le païs envers & contre tous, de garder ſes Privileges. Serment qu'il enfraignit neanmoins bientoſt aprés comme je le diray en ſon lieu, ce fut une ceremonie qui fut fort belle, elle ſe fit dans la grande Egliſe que l'on avoit tendue des plus riches Tapiſſeries de la ville, & où le Peuple s'eſtoit rendu en ſi grande foule qu'il n'avoit pas ſongé ce jour là à ſa miſere; les ruës eſtoient auſſi tendues ſur ce paſſage du Viceroy, avec des Echaffaux dreſſés par tout pour le voir paſſer, car quoy qu'il ſemblat eſtre venu pour priver les Femmes de leurs plaiſirs, ſi tant eſt néanmoins qu'il y eut autre choſe que la miſere qui leur

leur fit faire ce qu'elles faiſoient, on le regardoit cependant comme le Meſſie qui eſtoit venu pour delivrer chacun de la tirannie de Satan, j'entends de la tirannie des Eſpagnols. Au reſte il remarqua en paſſant qu'un bourgeois pour faire paroiſtre d'avantage ſon zele au ſervice de la Couronne de France, avoit placé un daix à coſté de la feneſtre de ſa chambre, au deſſous du quel eſtoit le portrait du Roy, & comme il vint à repaſſer devant ce logis il fit arreſter ſon Caroſſe dans lequel eſtoient les Jurats, & leur dit que puiſqu'ils venoient de le faire jurer devant Dieu de les proteger eux & tout le peuple, & de garder leurs privileges, il vouloit auſſy qu'ils luy juraſſent devant le portrait du Roy ſon maiſtre, qui eſtoit là preſent, qu'ils luy garderoient toute ſorte de Fidelité, ne parleroient jamais de rentrer ſous la domination d'Eſpagne, & fairoient punir ſeve-

rement le premier qui ſeroit aſſés hardi pour en parler. Au meſme tems ces pauvres gens à qui un interprête avoit expliqué ce qu'il diſoit ; car il ne parloit pas autrement aux Jurats, ny les Jurats autrement à luy ſe mirent à genoux, & ſortant la main hors de la portiere du Caroſſe, jurerent devant le portrait du Roy tout ce qu'il vouloit les faire jurer.

Cette profonde diſſimulation produiſit tout l'effet qu'il en attendoit, on ſe confirma tous les jours de plus en plus par ſa conduite qu'il alloit eſtre le Liberateur de l'eſtat, ainſi comme il perſiſtoit toujours à vouloir, diſoit il, aſſieger Sarragouſſe, ou Melaſſe, car pour Pallerma il n'en parloit plus, non ſeulement on luy laiſſa embarquer quantité de vivres ſans ſoupçon, mais les Jurats luy offrirent encore de groſſir ſes Troupes de quelques Compagnies de Bourgeois, s'il croyoit n'avoir

pas

pas des forces ſuffiſantes pour un ſi grand deſſein, quand les vivres furent embarqués, il fit entrer l'Infanterie dans les vaiſſaux, & n'eſtant plus queſtion que de retirer l'Hoſpital, il dit aux Jurats de luy trouver un homme avec qui il put faire marché pour la ſubſiſtance dudit Hoſpital, & qu'il luy conteroit de l'argent d'avance. Mais que ſon deſſein eſtoit de n'y laiſſer que le moins de monde qu'il pouroit, parce qu'il croyoit que le mauvais air leur faiſoit plus de mal que leur mal méſme, que quand il ſeroit une fois devant Sarragouſe ou devant Melaſſe, il les envoieroit à une lieüe ou deux de là pour prendre l'air, & que cela contribueroit plus à leur ſanté que tous les remedes du monde, par ce moien il les enjola ſi bien qu'ils luy chercherent eux meſmes l'homme qu'il demandoit, à qui il donna deux mois d'avance pour cinquante pauvres malheu-

heureux qui avoient l'ame ſur les levres, & qu'on ne jugeoit pas en eſtat de pouvoir ſuporter non ſeulement la mer, mais encore d'arriver juſques au vaiſſeau ſans mourir. Pour ce qui eſt des autres, on les embarqua dans un vaiſſeau ſéparé, tellement que cela eſtant fait il n'y avoit plus rien à craindre pour le Duc de la Feuillade, car ſa Cavalerie eſtoit à Augouſte toute preſte à s'embarquer, n'attendant que des vaiſſeanx pour cela, cependant comme il y avoit quatorze pieces de Canon en Baterie ſur l'emboucheure du port, il en fit ſortir ſes vaiſſeaux pour aller a la rade, & y alla luy même aprés eſtre monté ſur l'Admiral, de la il envoia querir les jurats, à qui il avoit donné des ordres les plus beaux du monde en aparence, de ce qu'ils devoient faire en ſon abſence, & ces Jurats trop credules s'imaginant que c'eſtoit qu'il avoit oublié quel-

quelque choſe à leur dire, s'en furent en diligence ſur ſon bord, mais furent fort ſurpris de l'entendre parler en ces termes. Qu'il n'eſtoit plus temps maintenant de leur rien déguiſer, que l'expedition qu'il alloit faire eſtoit de s'en retourner en France ou le Roy ſon maiſtre avoit beſoin de ſes troupes & de ſes Vaiſſeaux, que tant qu'il avoit pu les aſſiſter il l'avoit fait avec beaucoup de joye & de clémence, puiſquil luy en avoit couſté juſques à quarante quatre millions, que maintenant qu'il ne le pouvoit plus c'eſtoit à eux à trouver dans leur fermeté la conſolation qu'il ne pourroit peut eſtre pas leur donner.

Un compliment ſi ſec & ſi peu attendu, jetta ces pauvres gens dans un deſeſpoir plus aiſé à concevoir qu'à décrire, ils tacherent de le diſſuader de ſon deſſein, par les paroles du monde les plus touchantes, & meſme par les actions les plus

ſoumiſes, s'eſtant jettés pluſieurs fois à ſes genoux, mais voyant que tout cela n'operoit rien, ils le prierent du moins de vouloir differer ſon depart de huit jours, afin que pendant ce temps là ceux qui n'avoient plus de miſericorde a eſperer des Eſpagnols aprés les avoir offenſé ſi mortellement, puſſent ſe retirer en France, eux & leurs Familles. Une priere ſi juſte & ſi raiſonnable devoit, ce ſemble n'eſtre pas refuſée; mais le Duc de la Feuillade, qui faiſoit gloire d'eſtre impitoyable, leur dit: que cela ne ſe pouvoit pas, & que tout ce qu'il avoit à leur dire, eſtoit que ſi ceux qui vouloient venir, n'eſtoient prets pour le lendemain matin, il fairoit lever l'Ancre, & n'attendroit perſonne, ils gaignerent cependant encore un jour à force, de le prier, aprés quoy ils furent annoncer cette pitoyable nouvelle à leurs Habitans qui en furent dans

un

un deſeſpoir ſi épouvantable, que je ne crois pas qu'il ſe ſoit jamais rien veu de pareil; tous les Hommes, toutes les Femmes, tous les Enfans s'en vinrent ſur le port, perçant l'air de leurs plaintes, & s'arrachant les cheveux, on n'entendoit qu'un gemiſſement épouvantable, au quel ſuccedoit un triſte ſilence, comme pour donner le temps aux François de faire réflection ſur leurs miſeres: mais voyant enfin qu'ils n'en eſtoient point touchés, ils recommençoient les meſmes lamentations avec des poſtures ſi dignes de pitié, que je n'y penſerai de ma vie ſans eſtre touché de compaſſion; enfin voyant que cela n'operoit pas d'avantage qu'auparavant, chacun prit le parti de s'embarquer, & il y eut bien quatre cent Familles des meilleures & des plus riches de la ville qui paſſerent en France, mais avec peu de ſatisfaction, car leur ayant imputé bien-

bientoſt aprés une conſpiration en Provence, ſoit que cela fut vray, ou que ce fut un prétexte, pour les chaſſer; on les fit ſortir du païs, & ils ſont allés traîner lenrs miſeres, dans quelque autre climat, où l'on aura peut-eſtre plus de compaſſion de leurs malheurs.

Pour ce qui eſt de ceux qui reſterent à Meſſine, leur punition fut bien prompte, car les François n'avoient pas encore levé l'Ancre, qu'il s'éleva une faction Eſpognole dans la ville qui y avoit toûjours ſubſiſté, & qui avoit taché par pluſieurs fois de la remettre ſous l'obeiſſance de ſon veritable maiſtre. A celle là s'en oppoſa une qui ne vouloit point entendre parler de retomber jamais ſous le joug des Eſpagnols, & elles alloient vuider leur different en achevant de deſoler cette Ville, dont l'image n'eſtoit déja que trop affreuſe, ſi le Gouverneur de Regio, qui n'en eſtoit éloi-

gné

gné que de deux lieuës, ne fut accouru pour empecher le desordre. Pendant qu'il négocioit d'un costé & d'autre, pour leur faire mettre les Armes bas, avec assurance de pardon aux uns & aux autres. Les Espagnols à l'aide de leur faction, s'estant rendus maitres de la Ville, y entrerent Tambour batant, & ne respirant qu'une juste vengeance, mais qu'ils rendirent trop cruelle de la maniere qu'ils s'y prirent, car sans attendre davantage, autant de gens qui mettoient la teste à la feneſtre pour les voir passer autant en tuoient-ils, du moins de ceux qui paroissoient estre quelque chose, en voulant particuliérement aux gens de qualité.

Je n'entreprendray pas de dire combien ils firent de massacres dans cette pauvre Ville desolée, ny combien aussi ils augmenterent par là l'aversion qu'on avoit déja pour eux,

eux, car outre que j'aurois peut-eſtre peine à en venir à bout, tant les choſes ſe porterent à l'extremité, cela n'eſt pas de mon ſujet, & je fairay bien mieux d'y retourner ſans m'en éloigner d'avantage.

L'abandonnement de Meſſine joint à l'inclination que le Roy d'Angleterre avoit toûjours pour la France, fit remettre ſur le tapis des propoſitions de paix dont on avoit parlé déja auparavant, mais que les Eſpagnols n'avoient jamais voulu écouter, parce que le Roy de France ne parloit point de rendre Meſſine. Quand je parle icy de propoſitions de paix, on comprend bien que je veux parler de ce qui ſe paſſoit dans le Cabinet des Princes, & non pas de ce ce qui ſe paſſoit à Cologne ou a Nimegue, où il y avoit ſi long temps qu'on perdoit le temps inutilement. Ces propoſitions ne plaiſoient pas également à tout le monde, car quoy que l'Empereur

pereur & les Princes de l'Empire n'euſſent rien fait encore de ſi avantageux, qu'une bonne paix, ne fut à préferer à une guerre ſi infructueuſe, comme ils conſideroient néanmoins qu'en l'eſtat ou eſtoient les choſes ils ne pouvoient pas l'eſperer telle qu'ils la deſiroient, & qu'il eſtoit à ſouhaiter pour le bien de l'Europe ils eſtoient pluſtoſt d'advis de continuer la guerre, que de rien faire dont ils ſe puſſent repentir à l'advenir. Le Prince d'Orange adjouſtoit à cela, que comme il n'eſtoit pas facile de ſe raſſembler quand on ſe ſeroit ſeparé une fois, il falloit bien prendre garde à ne le pas faire ſans ſavoir comment, & à qu'elles enſeignes, mais les Holandois qui dans le parti des Alliez avoient le pouvoir que les Jeſuiſes donnent au Pape, c'eſt à dire de lier, & délier, dirent au contraire, que pour eux ils eſtoient las de la guerre, & comme ils avoyent

non

non pas les clefs de l'Apoſtre mais les clefs du Coffre, j'entends qu'ils fourniſſoient à l'appointement, ils dirent en deux mots qu'il falloit traiter, ſinon qu'ils n'avoient plus dequoy fournir à tant de deſpenſes.

Ce fut un arreſt pour la pluſpart des Alliés, chacun ne ſongea donc qu'à faire ſon traité le plus avantageux qu'il peut, mais comme c'eſtoit là tout ce que demandoit la France c'eſt à dire, de les deſunir, elle ne prit ſoin que de contenter les Holandois où conſiſtoit toute la force du parti, deux choſes y pouvoient beaucoup contribuer, l'une de leur reſtituer la Ville de Maſtricht qu'ils avoient taché inutilement d'avoir par les Armes, l'autre de leur donner quelque aſſurance que la paix ſeroit de durée, & non pas ſujette à eſtre rompüe à la premiere occaſion, à legard de la premiere, la France n'heſita point, elle

elle promit d'abord la restitution de Mastrich, ce qui donna encore plus d'envie que jamais aux Holandois, de terminer la guerre, car ils voyoient par la leurs Frontieres assurées, aussi bien que leur état dans leur premiere splendeur. Pour l'autre, elle fit intervenir le Roy d'Angletere qui promit d'estre garant de la paix, & pour donner une grande Idée de sa durée, on fit des propositions à legard de l'Espagne, a qui elle offroit de rendre de certaines places qui luy devoient servir de Barriere aussi bien qu'aux Holandois, qui par ce moyen voyent que la France s'éloignoit encore de leur Voisinage, qui estoit tout ce qu'ils avoyent a desirer, n'aimant point un voisin si dangereux. Les Holandois avant que d'accepter ces conditions firent ce qu'ils purent, trompés par les apparences pour les faire accepter pareillement par leurs Alliés, mais

cõme ils virent qu'ils s'obſtinoient à n'en rien faire, ils firent leur paix à part, s'imaginant bien, comme il eſtoit vray, que cela les obligeroit bientoſt à parler autrement, cependant ils manderent au Prince d'Orange qui s'eſtoit acheminé du Coſté de Mons, que les François tenoient bloqué depuis longtemps, & qui eſtoit fort preſſé, de retirer ſes troupes. Mais ſoit que ce Prince ne receut pas aſſés à temps leur pacquez où qu'il fut au deſeſpoir de voir qu'ils ſe fuſſent laiſſé tromper aux artifices des François il leur donna Bataille, croyant peut-eſtre faire changer de deſſein aux Etats faiſant quelque action de grand éclat. Ce combat fut aſſés opiniatre, mais aprés que le Prince d'Orange eut forcé les François & remporté un notable avantage ſur eux il fit publier la paix, pluſtoſt pour ne pas paroiſtre deſobeiſſant aux ordres de la République, que pour aucun

aucun ſujet qu'il eut d'en eſperer rien de bon.

Cette paix fut ſuivie de celle des Eſpagnols, de l'Empereur & du Roy de Danemarck, mais le Marquis de Brandebourg trouvant que de la Maniere qu'on avoit propoſé ſon accommodement, il luy eſtoit tout à fait deſavantageux, refuſa de la ſigner, & ce refus ayant obligé la France de porter ſes Armes juſques à Mindem, où il y eut quelque eſcarmouche pour empécher le paſſage de la riviere, Le Marquis de Brandebourg fut obligé de pleyer, mais avec peu de ſatisfaction de la Suede, en faveur de qui les François néanmoins avoient entrepris cette guerre, car quoyque tous les Princes luy rendiſſent une grande partie des conqueſtes qu'ils avoyent faites ſur elle, comme ils en gardoient encore quelque choſe, elle s'imaginoit que tout ce que la France faiſoit pour elle n'eſtoit

rien, en comparaiſon de ce qu'elle devoit faire, eu égard aux perils ou elle s'eſtoit expoſée à ſa conſideration, & méme aux pertes qu'elle avoit faites. en effet pour avoir voulu à ſa ſuſcitation faire diverſion en Allemagne, elle avoit perdu la plus grande partie de ſes vaiſſeaux, l'eſtime de ſes voiſins, ſes richeſſes, ſa reputation, & en un mot s'eſtoit trouvée réduite en ſi méchant état, que ſi la guerre eut duré d'avantage, il euſt eſté impoſſible de dire ce qui ſeroit arivé de ſa fortune.

Ce premier mécontentement de la Suede fut ſuivi de deux autres, l'un qui touchoit à ſon intereſt & l'autre à ſon honneur. Le premier eſtoit l'hommage que la France luy demandoit de la Duché des deux ponts, en vertu d'un arreſt de la chambre Royalle de Mets, aujourdhuy ſi connue & ſi renommée dans toute l'Europe, le ſecond le

refus

qu'elle faiſoit de luy payer des ſubſides qu'elle luy devoit de vieux, ſi auparavant elle ne conſentoit à renouveller le traité qui eſtoit entre les deux Couronnes, & qui devoit bien toſt expirer.

Comme les Holandois virent que le Roy de France ſe preparoit déja à faire de nouvelles alliances ils ſongerent de leur coſte à ſe mettre à couvert de ſes entrepriſes. Pour cet effet ils propoſérent une ligue avec ces Princes voiſins, & le Roy l'ayant ſu, le trouva ſi mauvais, que quoy qu'il eut voulu luy méme aſſujettir la Suede a ce que je viens de dire, il ne laiſſa pas de marder au Comte d'Avaux ſon Ambaſſadeur à la Haye, de dire aux états, que s'ils pourſuivoyent d'avantage le traité qu'ils avoient commencé, il prendroit cela pour un acte d'hoſtilité, & verroit ce qu'il auroit à faire, ces menaces furent odieuſes aux gens de bien, mais

bien Loin qu'on s'en étonnat en Holande, on ſe haſta au contraire de conclurre le traité & de defendre tout de nouveau ſa liberté par armes on reſolut méme de ne les plus poſer qu'à bonnes enſeignes ſi le Roy obligeoit jamais de les reprendre, à la veille de quoy on ſe voyoit neanmoins tous les jours avant que le ſiege de Vienne fuſt levé, ce qui faira peut eſtre ſonger à deux fois à ce qu'il aura à faire.

Quoy qu'il en ſoit, la hauteur avec laquelle il en uſoit avec des puiſſances ſouveraines, donnant ſujet de tout craindre de ſon ambition, la Suede fit un traité auſſi avec la Holande, par lequel ils ſe promirent l'un à l'autre un ſecours reciproque. Le Roy de France voyant que la Suede ſe declaroit contre luy en fut outré dans le cœur, mais n'en faiſant rien paroiſtre il ſollicite le Roy de Danemark & le

Mar-

Marquis de Brandebourg anciens ennemis de la Suede, de se jetter dans son Alliance, à quoy il ne trouva pas beaucoup de difficulté, car ces deux Princes estoient si malcontens de la derniere paix qu'ils avoient esté obligez de faire, qu'ils ne vouloient plus entendre parler de s'alier d'avantage avec des Princes qui les avoyent abandonnés, s'il faut ainsi dire si honteusement, ce fut par cette raison que les Ministres de l'Empereur qui pretendoient s'opposer, non seulement à cette Alliance, mais méme en faire une avec ces deux Princes, furent si peu écoutez. Joint à cela que leurs interests s'accordoient assez avec leur ressentiment, car a l'égard du Danemark, il n'est jamais entré dans aucun traité ou la Suede fut entrée, & il y a autant d'antipatie entre ces deux Couronnes, qu'il peut y en avoir entre la France & l'Espagne.

Pour ce qui eſt du Brandebourg il y a auſſi long temps qu'il en veut à la Suede, je veux dire depuis que le grand Guſtave à conquis ſur luy la Pomeranie, qu'il avoit reconquiſe neanmoins avec tant de gloire durant ces dernieres guerres, mais qu'il n'a pas eſté aſſés heureux de pouvoir conſerver, & cela comme j'ay dit, pour avoir eſté abandonné de ſes Alliez.

Cette ſemence de guerre fut ſuivie bien toſt d'hoſtilités, bien plus apparentes du coſté de la France. Tout d'un coup & lors qu'on y penſoit le moins elle ſe ſaiſit de la ville de Strasbourg, & lors que l'Empereur penſa luy en faire porter les plaintes par le Comte de Mansfeld qu'il envoya exprés a S^t. Germain en Laye, elle repondit au Comte de Mansfeld, qu'elle trouvoit eſtrange que l'Empereur ſe meſlat de ce qu'il n'avoit que faire, que Strasbourg eſtoit une des dépen-

pendences d'Alsace, & luy appartenoit pas consequent en vertu du traité de Munster, si l'Empereur eut esté bien conseillé, non pas seulement alors, mais long temps auparavant, ce malheur là ne seroit peut estre pas arivé à toute l'Allemagne, car il n'avoit déja que trop souffert de la France, qui en vertu d'un certain droit de dependance qu'elle avoit establi pour envahir le bien de tout le monde sous un voile de justice, ruinoit & Princes & gentilshommes, ceuxcy de biens, en mettant Garnison chez eux, ceux là d'honneur en leur ostant tout droit de souveraineté ; mais ils avoyent eu beau luy en porter ses plaintes, il en avoit plustost crû ses ministres ou pour mieux dire ses jesuites, que sa dignité, qui ne luy pouvoit permettre de souffrir un tel afront sans s'en ressentir. Il avoit renvoyé tout cela à la diete, & cette diete bien loin de terminer

les choſes promptement comme là nature de l'affaire le requeroit, les traiſnoient en longueur, comme ſi elle eut eſté d'accord elle méme avec les ennemis de l'Empire.

Un procedé ſi foible de toutes parts donna matiere cependant à la France de faire de nouvelles entrepriſes, & non contente; D'avoir empieté ſur la liberté de l'Allemagne, elle empieta encore ſur celle de l'Italie, qui commença à Trembler en voyant ſes Troupes dans Caſal les Eſpagnols qui avoient eſté Spectateurs juſques là de tout ce qui ſe paſſoit en Allemagne, commencerent, alors a faire grand bruit, dautant plus que la France avoit aſſiegé la ville de Luxembourg, ſoubz pretexte encore de ce droit de dépendance dont j'ay parlé tantoſt, ils remuoient ciel & terre pour émouvoir les puiſſances à leur faire rendre juſtice, mais chaçun eſtoit auſſi ſourd que s'il eut eſté

aux

aux gages de la France, pour conspirer avec elle à tout ce qu'elle faisoit, enfin la maison d'austriche, tant Celle qui est en Espagne que celle qui est en Allemagne, s'évertua d'elle méme, & voyant que les François n'avoyent pas encore fortifié Casal ny Strasbourg, elle se resolut de faire quelque entrepriſe sur ces deux places, avant que de nouveaux Travaux & une Garnison plus forte rendiſſent la choſe plus dificile. La France voyant que les troupes de l'Empereur s'approchoient de Strasbourg, & que celles du Milanois prenoient le chemin de Casal, retira les ſiennes en meſmes temps de devant Luxembourg, & les fit marcher vers la frontiere. Ce mouvement empecha la maiſon d'autriche de rien entreprendre, mais la France ne voulut pas avouër pourquoy elle avoit levé le Blocus, au contraire elle publia que ce n'eſtoit que par Generoſité, les

Turcs eſtant preſts de deſcendre en hongrie, ou ils n'entrerent neanmoins que plus d'un an aprés.

Le Blocus de Luxembourg avoit encore appreſté à parler à beaucoup de monde, les honetes gens d'entre les François comme les autres nations ne pouvoient aſſez admirer eux meſmes, qu'au milieu d'une profonde paix on fit ainſi tant d'Hoſtilités. Mais ce qui donnoit lieu aux uns de pleurer s'il faut ainſi dire, faiſoit rire les autres, voyant qu'on n'avoit pas le courage de s'y oppoſer. Cependant la France n'avoit pas pluſtoſt ce qu'elle demandoit, qu'elle vouloit avoit encore autre choſe, & ſemblable en cela à à ces gens qui aprés avoir longtemps jeuſné ne ſe contentent pas d'un peu de nouriture, de méme ne ſe contentoit elle pas d'avoir ainſi une place ou deux a la fois, il luy falloit tout un monde pour remplir ſon ambition. Mais cõme elle avoit éprou-

éprouvé dans la derniere guerre, qu'elle en viendroit à bout dificilement par la force, elle resolut d'y emploier l'addresse, moien beaucoup moins dangereux & qui souvent est plus eficace. Or de pretendre que ce fut par la division des Princes d'Allemagne, outre que c'estoit une chose de longue halaine & d'ailleurs sujet à changement, parce qu'on pouvoit bien les tromper mais non pas jusques à souffrir eux mémes leur derniere Ruine, il n'y avoit rien de seur en cela, chachun estant dans la deffiance. Elle se resolut donc pour abreger tout d'un coup matiere, de faire venir le Turc en Allemagne, esperant que l'Empire se voyant menacé d'un ennemi si redoutable, ne manqueroit jamais de l'appeller à son secours, n'ayant point de forces chez luy pour resister à cette puissance. Guilleragues son Ambassadeur qui avoit eu tant de pourpar-

lers avec le grand Viſir touchant l'afaire de Chio ayant receu ſes ordres, crut que c'eſtoit un moien pour ſe bien remettre à la porte, qui ne demandoit comme la France qu'à envahir le bien d'autruy.

En effet le grand Viſir qui n'avoit point fait encore parler de luy depuis qu'il eſtoit parvenu à cette charge, & qui eſtoit bien aiſe d'en faire parler, en receut la propoſition agréablement, d'autant plus qu'il ſe figuroit la choſe aiſée de la maniére que Guilleragues la luy propoſoit, car cet Ambaſſadeur prometoit que le Roy ſon Maiſtre fairoit diverſion du coſté du Rhin dés qu'il ſeroit entré en hongrie, & comme le grand Viſir connoiſſoit les forces de la France, il ne doutoit point que l'Empire eſtant ainſi attaqué de deux coſtés par deux puiſſances ſi conſiderables, ne vint à ſuccomber en fort peu de temps. Tekely chef des mécontens de hongrie

grie avec qui la France entretenoit intelligence des le commencement de ſa revolte, aſſuroit le grand Viſir de la méme choſe, parce que la France luy faiſoit tenir les meſmes diſcours qu'elle faiſoit tenir au grand Viſir, mais elle les jouoit tous deux, & comme qu'elque ambition qu'elle eut, elle tachoit de ne ſe pas Perdre de réputation chez les Princes voiſins, elle ne cherchoit qu'à mettre l'Empire ſi bas qu'il ne ſe put jamais relever que par ſon moien.

Le grand Viſir eſtant ſi bien animé à cette entrepriſe, fit faire des préparatifs ſi épouvantables dans tout l'Empire Ottoman, que non ſeulement l'Empereur en fut Allarmé, mais méme toute l'Italie, qui apprehendoit extremement que ce grand orage n'allat fondre ſur elle, le Pape excita tous les Princes Chrêtiens à donner du ſecours contre cet ennemi commun

de

de la Chretienté, mais connoiſſant aſſés la Carte de la cour de France, pour croire qu'il n'y avoit rien à eſperer de ce coſté là, il envoya un Bref au Roy, par lequel il l'exhortoit qu'encas que ſes intereſts ne luy permiſſent pas d'aſſiſter l'Empereur, du moin il n'empécha pas que les autres Princes ne l'aſſiſtaſſent, & pour donner l'Exemple aux autres, il ſollicita toute la Cour de Rome à contribuer avec luy à faire une bonne ſomme d'argent, qu'il envoya à l'Empereur des le moment qu'il ne put plus douter, que c'éſtoit contre luy que ſe faiſoient des preparatifs ſi extraordinaires.

Cependant la France pour paroiſtre de bonne foy avec le grand Wiſir, fit avancer ſes troupes juſques ſur la Frontiere, ce qui n'allarma gueres moins l'Empire que tout ce qui ſe préparoit contre luy du coſté du Turc; la diette dont j'ay par-

parlé cy devant, trouva bon, voyant les Armes de deux si grands Princes si prestes à troubler le repos de toute l'Allemagne, de faire expliquer le Roy sur son dessein, & luy en fit écrire par son Ambassadeur. Mais le Roy qui n'avoit Garde de dire encore ce qu'il pensoit, répondit qu'il n'avoit à rendre Compte à personne de ses actions, mais qu'il luy pouvoit dire cependant, que c'estoit à luy, à luy donner contentement au plustost sur toutes ses prétentions, si non qu'il verroit ce qu'il auroit affaire. en effet non content d'avoir déja dépouillé tant de Princes de leur liberté, d'avoir envahi Strasbourg & les dix villes libres contre la foy des traités, de retenir les biens des Princes de la petite Pierre & de Waldens sans aucune apparence de justice, & de tant d'autres choses qui seroient trop longues à deduire, il vouloit encore que la diette déclarat

rat que tout ce qu'il avoit fait avoit eſté fait ſelon les regles de l'équité, & que l'Empereur luy meſme ſouſcrivit à cette déclaration, il vouloit eſtablir par le droit des gens ce qu'il n'avoit uſurpé que par un droit de Bienſéance, & qu'un traité couvrit ſa mauvaiſe foy & ſon injuſtice. Quant à moy, je ne blameray point ceux de la diette qui conſeilloient à l'Empereur de s'accorder au temps, de s'accommoder avec la France qui luy pouvoit beaucoup nuire en l'eſtat qu'eſtoient les choſes, & enfin de ne pas perdre l'Empire par une fermeté hors de ſaiſon, parce que je veux croire que tout ce qu'ils en faiſoient n'eſtoit qu'à bon deſſein. Mais l'Empereur tout aſſiegé qu'il eſtoit des émiſſaires de la France n'eſtoit pas encore ſi dépourveu de bon ſens qu'il ne reconnut bien ou tendoit une demarche comme celle là, qui autant qu'elle l'eut décredité dans l'Empire eut accredité

le

le Roy de France, qui ne demandoit qu'a y entrer d'abord en Renard, mais qui si seroit aprés conservé en Lion. En effet il ne vit pas plustost les Turcs en Hongrie, que croyant qu'ils s'estoient desormais trop avancés pour reculer Dores enavant, il se retira de ses Troupes à la Teste desqu'elles il s'estoit mis, soubz pretexte de Reveüe pour donner plus de jalousie.

Cependant il faisoit dire sous main aux Electeurs, dont une bonne partie estoit dans ses interets, qu'ils le devoient appeller au secours de l'Empire qui s'en alloit succombér sous la puissance du Turc, s'il n'estoit soutenu par des forces capables de luy resister, mais d'un autre costé il excitoit le grand Wisir à s'acheminer droit à Vienne sans s'arreter ny à Raab ny à Commore adjoutant que ces Places Tomberoient d'elles mesmes des le moment qu'il se seroit rendu Maiste

de

de l'autre, qui entraiſneroit encore apés ſoy le debris de tout l'Empire & la conſternation de tous les Electeurs. Quoy que le grand Viſir ſe defiat de la ſincerité de la France, parce qu'il apprenoit tous les jours de ſes deſſeins, il ne laiſſa pas de çroire que ce conſeil ne pouvoit pas eſtre mauvais & reſolu de le ſuivre aprés avoir fait un degaſt épouvantable dans la campagne, il fit des détachements ſous ſa conduite.

Pour bloquer ces deux places de ſi prés, que les Garniſons ne puſſent incommoder les convois qui ariveroient à ſon armée. Il Marcha enſuite du coſté du d'anube, car il avoit déja paſſé le Raab par l'intelligence des hongrois à qui on en avoit commis la defenſe, & vint planter ſon camp devant Vienne au grand étonnement de la Chretienté & ſur tout de l'Empereur, qui fut obligé de ſe retirer à lints où les jeſuites le voulurent ſuivre, comme

ſide-

fideles compagnons de ſa Fortune. Cependant n'ayant pu trouver tous leurs commodités pour partir des le méme jours, il y en eut quelques uns que les Peuples immolerent à leur juſte reſſentiment, comme ils pretendoient ſuivre leurs compagnons. Il les envoyérent ainſi tenir compagnie aux trois Barons Hongrois qu'ils avoyent fait mourir, il y avoit déja quelque temps, par l'avidité qu'ils avoient de leur bien; ſur quoy le menu Peuple réjettoit la cauſe de la guerre, quoy que veritablement elle prit origine d'allieurs, comme je crois l'avoir monſtré en effet outre tout ce que j'ay déja dit pour faire voir l'intelligence que le Roy de France avoit avec le Turc, il eſtoit arivé une choſe qui ne laiſſoit plus de lieu d'en douter, car on avoit ſurpris des Letres du Secretaire d'un de ſes miniſtres, par leſqu'elles toute cette intrigue eſtoit de-

decouverte, tellement que l'Empereur l'ayant fait arreſter, eſtoit reſolu de le faire punir ſeverement, mais ayant ſu que la France de ſon coſte avoit fait arreſter le Secretaide l'Ambaſſadeur du Comte de Mansfeld, & qu'elle menaçoit de faire le méme traitement à celuy cy qu'il fairoit à celuy là, il n'oſa pouſſer les choſes plus Loin, & ſe contenta de luy faire de grandes menaces pour ſavoir juſques ou alloit l'intelligence.

Aureſte ſoit que la France attendit prendre de grandes réſolutions ſurce qui ſe paſſeroit au ſiege, où qu'elle fut bien aiſe ſeulement de ſavoir la premiere de qu'elle maniere il tourneroit, le Marquis de ſeppeville ſon envoyé à la Cour de l'Empereur eut ordre, de luy depecher des couriers ſur les moindres circonſtances, ce qui temoignoit aſſés néanmoins que c'eſtoit toute autre choſe que la curioſité qui la fai-

faisoit agir. Il luy en vint trois pour une seule semaine, & les Ministres étrangers n'apprenoient rien que par son moien, mais elle envenimoit toûjours les choses, car des premiers jours il courut un bruit à Paris que Vienne estoit déja perdu, ce qu'elle estoit bien aisé d'insinuer sur tout aux Ministres des autres Princes, quelle faisoit sonder cependant sans faire semblant de rien, pour savoir à quoy se determineroient leurs maistres en cas que cette nouvelle là se trouvât veritable.

Je rapporterois bien icy si je voulois quantité d'actions Memorables qui se sont passées à ce siege, & dont j'ay d'aussi bons Memoires que pas un autre, mais comme en Matiere de Guerre je ne me mesle jamais de parler que des choses où j'ay esté présent, je m'en donneray bien de Garde, me contentant de rapporter icy celles qui touchent à mon sujet, c'est à dire, celles où

regne

regne la mauvaiſe foy de la France, afin qne chacun s'en puiſſe donner de Garde. Au reſte je vai ſurprendre beaucoup de monde en diſant icy que ſon deſſein n'eſtoit pas d'abord que les Turcs s'emparaſſent de Vienne, mais qu'on en croye tout ce qu'on voudra, cela ne m'empechera pas de continuer de dire la verité, faiſant proffeſſion de la dire ſur toutes choſes ſans que rien m'en puiſſe empécher, & pour prouver ce que j'avance icy il ny a qu'à ſavoir les offres qu'elle avoit faites à l'Empereur & qu'elle luy faiſoit encore tous les jours, d'envoyer cinquante mille hommes pour faire lever le ſiege, les efforts qu'elle faiſoit auprés des Electeurs pour porter l'Empereur a accepter ce ſecours les reflections ſecrettes, qu'elle prioit ceuxcy de vouloir faire ſur l'éſtat auquel ou eſtoit l'Empire, & ſur le beſoin qu'il avoit d'étre aſſiſté non ſeulemét puiſſamment

ment mais encore avec promptitude, que les forces de Pologne n'estoient pas encore assemblées & ne s'assembloient pas encore, d'allieurs que ce n'estoit pas des Troupes telles qu'on pensoit, que c'estoit plustost un arriereban qu'une armée, que les grands du païs n'estoient pas tous si contens qu'on disoit de l'Alliance que le Roy de Pologne avoit faite avec l'Empereur, & qu'enfin ils apporteroient tant d'obstacles au secours que l'Empereur en pensoit tirer, qu'on en parleroit bien toûjours mais qu'on ne le verroit jamais venir. Que celuy de France au contraire estant tout prest marcheroit au premier commandement, que les François valloient bien les Pollonois pour un coup de main comme il s'agissoit en cette occasion là, qu'ils avoient d'allieurs plus d'obeissance & plus d'experience, deux choses si necessaires pour avoir un heureux succés dans ses entrepriſes. I Cer-

Certainement toutes ces Raiſons eſtoient ſpécieuſes à qui n'auroit pas eſté prévenu de ſa mauvaiſe foy, mais comme toute la reſiſtance qui ſe faiſoit à Vienne, n'eſtoit à autre fin, que pour ne pas voir Tomber l'Empire dans la main d'un autre, on crut que toutes ces offres eſtoient pluſtoſt à rejetter qu'à accepter, cependant on pria le Roy de France de vouloir, puiſqu'il avoit de ſi bons deſſeins éloigner ſes Troupes de la Frontiere, dont la jalouſie empechoit que quantité de Princes de l'Empire n'envoyaſſent les leurs au ſecours de Vienne, mais il repondit que s'ils laiſſoient perdre l'Empire par leur faute, il vouloit le ſauver Malgré eux, qu'il ſe tiendroit toûjours armé & tout preſt à les ſecourir à la priemiere prïere qu'ils luy en fairoient qu'il leur donnoit parole qu il n'entreprendroit rien contre l'Empire, que ſa parole leur devoit ſufire. Mais quel

quel fonds pouvoit on faire sur une Parole violée tant & tant de fois, comme je crois l'avoir monstré, sur une parole dont il y avoit tant d'éxemples de sa fragilité, & qui pour s'excuser cherchoit encore des pretextes de rejeter sur les autres, les defauts dont elle estoit toute seule coupable, sur une parole enfin qui ne reconnoissoit point d'autre loy que la force & la violence, qui vouloit que tout passat selon ses volontés, que tout fléchit sous elle, Princes Souverains, & ceux qui ne l'estoient pas, mais qui ne manquoit jamais de pretextes pour faire trouver bon tout ce qu'elle faisoit, pour peu qu'on eut esté d'humeur a se laisser seduire à ses persuasions illusoires.

Ces considerations qui avoyent obligé l'Empereur à refuser un si grand secours, obligerent aussi les autres Princes à croire, qu'il n'estoit pas ny de l'Interest de l'Empire

ny de leur intereſt particulier de preſſer l'Empereur de l'accepter, ainſi chacun eſtant ſur l'Equilibre, le Grand Viſir fit un ravage épouvantable dans toute l'Auſtriche, où il ne trouvoit point de reſiſtance, & quoy que le Roy de France ne fut pas entré en Allemagne comme il le luy avoit promis, il ne laiſſoit pas de faire une grande diverſion, comme je viens de dire, perſone n'oſant éloigner ſes Troupes, de peur que celles de France n'envahiſſent ce qu'elles trouveroient à leur bienſéance. Beaucoup de peuple fut ainſi emmené en Captivité par les infideles, qui devant que d'aſſieger Vienne avoient detaché les Tartares pour venir faire des courſes juſques aux portes de cette ville, ces Barbares mirent le feu par tout ou ils paſſerent, pillerent le chaſteau de Luxembourg, & aprés en avoir emporté tous les meubles qui y eſtoient, encore ils coupperent

perent arbres des avenües, comme par dépit de n'y avoir pas trouvé toutes les richesses qu'ils avoient esperé, de là ils se retirerent au gros, laissant dans tous les lieux de leur passage des Marques de leur Barbarie & de leur cruauté.

Ces commencemens du Siege de Vienne assez heureux aux infideles, car comme tout le monde estoit encore rempli de leurs cruautés, & qu'ils avoient remporté dallieurs quelques avantages sur les Troupes du Duc de Lorraine, General de l'Armée de l'Empereur, dont la plusspart de la Garnison estoit composée, elle sembloient apprehender de se trouver aux mains avec eux, ce qui desesperoit le Comte de Staremberg qui en estoit Gouverneur, lequel avoit resolu de conserver la ville à l'Empereur, où du moins de se faire Tuër sur la Breche, mais ayant trouvé moien de luy

ôter toute ſorte de crainte; plus par ſon éxemple néanmoins que par tout ce qu'il luy put dire, les choſes changerent bientoſt de face, & autant que les Imperiaux apprehendoient les Turcs auparavant, autant les Turcs commencerent ils à apprehender les Imperiaux, qui avoyent toûjours quelque avantage dans chaque ſortie. Le grand Viſir ne ſe rebutoit pas cependant, mais trouvoit eſtrange que la France aprés luy avoir promis de faire une puiſſante diverſion, ſe contentat de le regarder faire ſans luy tenir parole. Il s'en plaignit à tekely avec qui il avoit communication par Lettres, & Tekeli à Boham qui eſtoit le Correſpondant de la France auprés de luy. Bohan ne Manqua pas de ſon coſté d'en faire ſes plaintes à Mr. de Seppeville, & luy manda que le grand Viſir incertain du ſuccés du Siege pourroit bien s'acommoder avec les Impe-

Imperiaux, q ue c'eſtoit à luy qui prévoyoit le préjudice qu'un pareil traité apporteroit à la Couronne, a y apporter le remede qu'il jugeroit à propos, mais que pour luy il ne croyoit pas qu'il y eut autre choſe à faire que de tenir ſa parole, ou en ne le faiſant pas, ſe reſoudre à ſe broüiller avec le grand viſir.

La France ayant ſu ces choſes par un courrier que luy dépecha le Marquis de Seppeville, & qui ariva a Fontainebleau le Dimanche vingt neuviéme d'aouſt, elle ſe trouva fort Embarraſſée comment accorder ſa Politique avec une demande ſi preſſante, elle avoit donné ſa parole il n'y avoit que peu de jours, de ne point attaquer l'Empire, & conſiderant que ſi elle venoit a y manquer ſi toſt ſans ſujet & meſme ſans aucun prétexte, c'eſtoit n'en ſeulement s'attirer le blame de toute l'Europe, mais éloigner encore pour jamais la confiance des

Electeurs qu'elle menageoit avec beaucoup de soins, elle prit un parti qui luy sembla capable de contenter les uns & les autres, c'est à dire de ne pas attaquer l'Empire directement, de peur de perdre sa reputation auprés des Electeurs. Mais de porter ses Armes en Flandres, ce qui devoit satisfaire en quelque façon le grand Visir, parceque cette guerre avoit un enchaisnement si grand avec toutes les puissances voisines, qu'elle devoit bien tost achever de mettre en feu une bonne partie de l'Europe.

Cependant il luy arriva ce qui arrive Ordinairement à ceux qui veulent plaire à deux personnes tout à la fois, c'est a dire qu'elle ne plut ny au grand Visir, ny aux Electeurs, car ceux cy à qui le Roy avoit taché de persuader aussi bien qu'à toute l'Europe, que la levée du Blocus de Luxembourg, dont

j'ay

j'ay parlé tantost, avoit esté à cause de la descente des Turcs en Hongrie, trouvoient estrange que cette raison qui estoit alors si éloignée du peril ne subsistat plus maintenant que le peril estoit si proche. Le Grand Visir de son costé n'approuvoit pas que toutes ces grandes promesses se fussent abbouties à faire le degast chez de Peuples Aliés à la verité de l'Empire, mais si éloignés de l'Empire, au centre duquel il eut souhaité que toutes ces hostilités se fussent faites; mais la France qui se soucioit fort peu des fins des uns & des autres, pourveu qu'elle put arriver aux sienes, leur laissoit dire tout ce qu'ils vouloient, se flattant qu'à l'égard des Turcs, c'estoit assés satisfaire à l'engagement qu'elle avoit avec eux, en ce qu'elle attaquoit la Flandres qui fait partie de la basse Allemagne, & pour ce qui est des Electeurs, qu'ils avoient tort de se plain-

dre, parce qu'elle s'eſtoit contenüe dans ſes promeſſes qui n'alloient qu'à ne point attaquer l'Empereur & les Princes de l'Empire, elle croyoit dallieurs que cette demarche épouvantant l'Eſpagne & ſes Aliés, eu égard à la conjoncture preſente, ils conſpireroient tous à lui faire doner, le plus diligemment qu'il ſeroit poſſible, la ville de Luxembourg de peur qu'elle ne fit de plus grandes conqueſtes, dont ils avoient apprehenſion, en l'eſtat qu'eſtoient les choſes, & les armes de la pluſpart des Princes voiſins, eſtant occupées comme elles l'eſtoient, ſoit pour combattre le Turc, ſoit pour l'obſerver ſeulement.

Cependant les Holandois ayant un grand intereſt à ne pas ſouffrir, que cette Couronne fit ainſi tous les jours de nouvelles entrepriſes ſur la Flandres, dont la perte entraiſnoit celle de leurs Provinces, s'aſ-

s'assemblérent entr'eux pour voir quel remede ils y devoient apporter, à quoy ils estoient excitez daillieurs tous les jours par Mr. de Fuen-Major Envoyé d'Espagne, qui leur parloit tellement à decouvert de l'impuissance où estoit le Roy son Maistre, de defendre ce païs, qu'il leur avoüa ingenument, qu'il ne se pouvoit plus conserver sans leur secours. Beaucoup d'entre les Holandois concluoient dabort à la guerre, & c'estoit là sans doute les plus éclairés, mais d'autres amateurs du repos, & d'allieurs plus attachés au Commerce, s'estant servis du pretexte des conjonctures presentes, pour faire apprehender de rompre la paix avec une Couronne si puissante, dirent que leur sentiment estoit de porter les choses à l'accommodement. Cette difference d'avis fit traisner la rêsolution dix ou douze jours, pendant lesquels on tachoit toûjours à dessil-

ler les yeux à ceux qui eſtoient aveugles, eſperant d'allieurs que Vienne ſeroit ſecourüe, ce qui auroit peuteſtre entraiſné les eſprits à faire ce qui eſtoit convenable à la gloire & aux intereſt de l'Etat, mais comme cette nouvelle ne venoit point, & qu'au contraire on avoit avis de jour en jour que le grand Viſir s'obſtinoit au ſiege, faiſoit fortifier merveilleuſement ſon camp, & ſe préparoit enfin à combattre le ſecours s'il ſe préſentoit, les Etats n'attendirent pas ce temps là pour ſe reſoudre, & les bien intentionnés ayant fait prédre a la fin aux autres des réſolutions dignes de leur courage, on delibera de ſecourir la pauvre Flandre afligée, de luy envoyer huit mille hommes pour jetter dans ſes places, & d'en faire marcher plus grande quantité, ſi la néceſſité le requeroit.

Cette reſolution priſe, on envoya

voya ordre aux Officiers de laiſſer leurs garniſons, & de marcher ſur la Frontiere, & les Troupes qui devoient paſſer en Flandres y paſſerent, & les autres entrerent dans les places du Brabant Hollandois, comme plus expoſées aux entrepriſes de la France que l'on ne ſavoit encore, ſi l'on devoit traiter d'amie ou d'ennemie, car elle faiſoit dire tous les jours aux Etats par ſon Ambaſſadeur, que ſon deſſein n'eſtoit pas de rompre avec perſonne, mais de ſe faire faire juſtice de la Comté d'Aloſt, qu'elle prétendoit eſtre des dependances de ce qui luy avoit eſté cedé par le Traité de Nimegue. Cependant on attendoit toûjours avec impatiance le ſucces du ſecours qui ſe préparoit pour Vienne, & la France l'attendoit elle meſme pour prendre aparamment ſes réſolutions ſur ce qui en ariveroit, mais enfin on ſût aprés avoir bien attendu, que ce ſuccés eſtoit tout auſſi

glorieux que les Chrêtiens le pouvoient deſirer, l'Infanterie du grand Viſir ayant eſte deffaite à plate couture, la Cavallerie bien endommagée, tout ſon Canon & tout ſon Bagage perdu, enfin la place ſecourue, avec mille autres circonſtances remarquables, mais qui ſeroient trop longues à deduire.

Cette grande nouvelle qui fut confirmée par un Courrier, que le Prince de Waldek dépecha exprés à Mr. le Prince d'Orange, jetta d'abord les Officiers de guerre, qui ne demandoient que matiere d'emploier leur valeur, dans des élancemens de joye inconcevables, chacun ſe figuroit déja toute l'Europe réünie contre la France, on ſe repreſentoit avec plaiſir tant d'outrages vengés, tant d'entrepriſes heureuſement éxécutées, tant de Princes malheureux rétablis dans leurs états, & enfin chacun en particulier ſe bâtiſſoit une fortune ſelon la gran-

grandeur de son courage. Quand tout à coup on tomba d'une grande esperance dans une juste apprehension, que ce grand succés ameneroit plustost la paix que la guerre, ceux qui estoient de ce sentiment disoient pour leurs raisons, que la paix n'estant pas encore faite avec le Turc, on n'auroit garde de refuser de traiter, si la France se departoit de ses pretentions, ce qu'on devoit présumer dans la crainte qu'elle devoit avoir, que cette paix se faisant toute l'Europe ne luy tombat sur les bras, qu'une marque qu'elle s'estoit toûjours voulu reserver cette porte de derriere, c'est qu'elle n'avoit encore rien entrepris, quoy qu'il y eut bientost un mois qu'elle fut entrée en Flandres, que les Hollandois, qui estoient comme l'âme de tout le parti, ne vouloient point de guerre, à moins que d'y estre obligés de nécessité indispensable, & qu'ils ne verroient pas

pas pluſtoſt l'occaſion de pouvoir demeurer en repos, qu'ils l'embraſſeroient avec plaiſir. Que les autres ne pouvoient rien ſans eux, & qu'en un mot l'intereſt commun de la Chrétienté mis a part, il euſt eſté plus avantageux pour eux que Vienne euſt eſté pris que d'avoir eſté ſecouru.

Ces raiſons eſtoient fortes à la verité, mais il y en avoit d'autres qui leur eſtoient oppoſées & qui n'eſtoient pas moins fortes. Car on répondoit à cela, que quoy que la paix ne fut pas encore faite avec le Turc, il y avoit tout lieu de croire néanmoins qu'elle ſe fairoit inceſſamment, la Politique des Turcs eſtant de traiter dés le moment qu'ils eſtoient une fois battus. Que ſi les François n'avoient encore rien entrepris, ce n'eſtoit pas tant pour attendre ce qui arriveroit de Vienne, que pour laiſſer quelque impreſſion de leur moderation, pretendant par

là

là que Vienne venant à estre pris, l'Empire dont ils pretendoient se rendre Maistres les appeleroit à son secours, ce qui leur faciliteroit le moien de parvenir à leurs desseins, que maintenant qu'ils estoient déchus de ces pretentions, il ne leur restoit plus que de faire valoir leur droit par les Armes, à quoy ils estoient trop glorieux pour y manquer. Que les Hollandois du courage de qui on sembloit vouloir entrer en deffiance, avoient lieu de se plaindre de ce qu'aprés avoir embrassé tout seuls comme ils avoient fait, la deffense de la Flandres, on voulut croire qu'ils seroient si peu Politiques que de ne se pas servir de l'occasion qui leur estoit si favorable, de faire rendre gorge à une Couronne dont ils devoient tant apprehender le voisinage, qu'enfin ils estoient trop sages & trop éclairés pour ne pas voir, que quand bien mesme la France se porteroit à quel-

quelque paix, ce ne ſeroit toûjours qu'une paix plaſtrée, comme avoient eſté celles qu'elle avoit faite depuis quinze, ou vingt-ans.

Au reſte il s'agit d'examiner icy qui ſembloit avoir raiſon des uns ou des autres, mais il me ſemble qu'il n'eſt pas bien difficile de conclurre, que c'eſtoit ceux cy car quoy qu'il n'y ait rien a adjoûter à leurs raiſon, je diray cependant, que les Eſpagnols, qui euſſent eſté faciles ſur les cõditiõs de la paix, en cas que Vienne eut eſté pris, ſe roidiront maintenant qu'ils eſperent pouvoir eſtre ſoutenus de l'Allemagne, laquelle de ſon coſté ſera bien aiſe aprés avoir fait la paix avec le Turc, de s'affranchir de la domination Françoiſe, quoy qu'il en ſoit, la victoire que vienent de remporter les Chreſtiens, ne ſauroit produire que de bons effets; car que nous ayons la paix ou la guerre, nous devons eſ-

esperer que nous en sortirons heureusement, & que d'un costé ou d'autre en trouvera lieu de mortifier une Couronne, qui commance un peu trop à se méconnoistre.

FIN.

DE NS
NO 1993